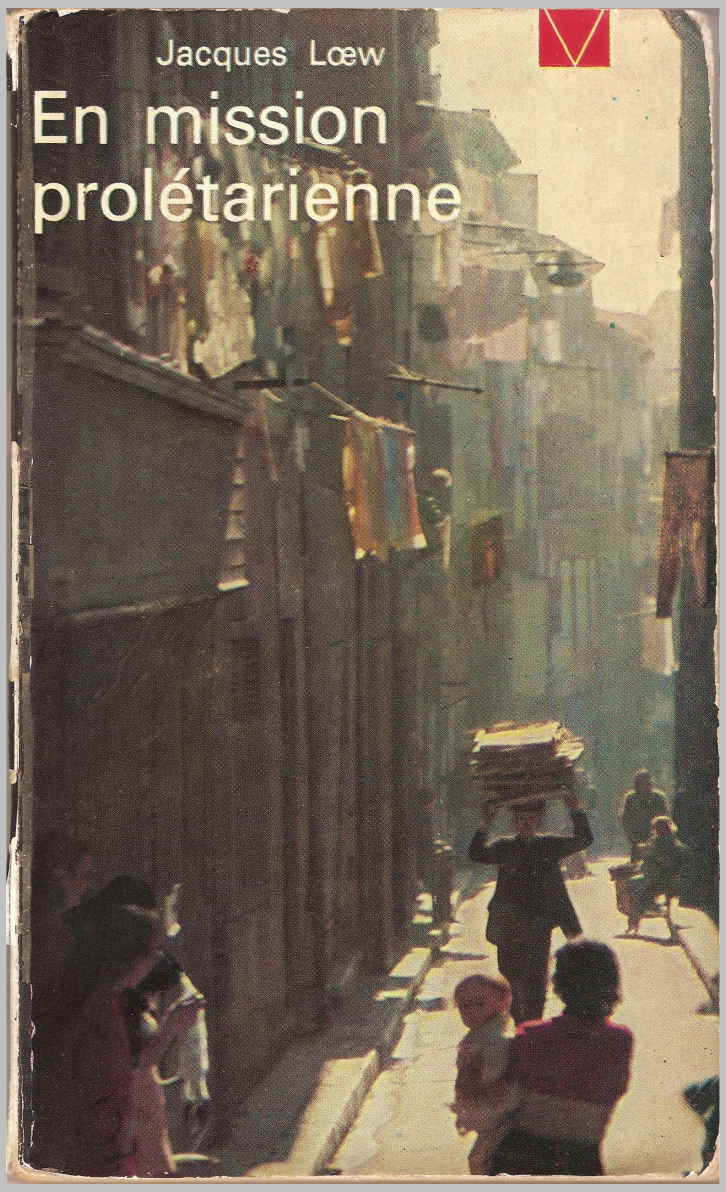
En Mission Prolétarienne

Jacques Loew



© 1964 by Économie et Humanisme

Digitalisé par
les frères de la MOPP au Brésil
ad privatum usum

1. Revêtir un bleu de chauffe

Juillet-décembre 1941.

- Père Loew, vous allez vous occuper des corps gras.

Cette phrase du Père Lebret, mon nouveau Supérieur, me procure un petit froid dans le dos et dans le coeur. Je sors du couvent de Noviciat après sept ans d'études, et vraiment je ne m'étais point fait Dominicain pour m'occuper d'arachides et de savon.

Obéissant et soumis, je me dis : "Eh ! bien, étudions les corps gras."Je vais visiter une usine, je prends un gros traité de fabrication du savon, je vais acheter un petit bouquin de chimie, et comme il est trop compliqué je prends celui du certificat d'études.

Au bout d'une semaine, désespéré et dégoûté de ne rien apprendre, de ne rien comprendre à la fabrication du savon telle que les chimistes la décrivent, je vais me promener dans Marseille : comment arriver à voir ce qu'est cette ville ? Comment découvrir la vrille qui permettra de pénétrer dans sa vie ?

Impossible de rien faire de l'extérieur, la misère apparaît abrupte, massive, je ne sais comment la cerner, et les solutions qu'on propose apparaissent plutôt plaquées sur une réalité ignorée que commandées par elle.

Le nombre même des habitants ? "Un million ou deux", comme dit Marius qui n'en est pas à un million près ! 650, 700, 800.000, disent les statisticiens, mais ils n'en sont guère plus sûrs que Marius.

Dépouiller les statistiques ? Tant d'autres l'avaient fait ! Et en vain ! Pour lutter contre la misère, un seul moyen restait qui n'avait pas été tenté : la vivre.

Il ne s'agissait donc pas d'ouvrir des livres, mais d'aller acheter, au marché aux puces, comme tout le monde un bleu de chauffé, puis d'aller travailler et, après avoir travaillé, d'aller vivre avec ceux qui passent pour être le dessous du panier : les dockers des ports.

Je dis que je veux aller travailler sur les quais. On me répond : vous choisissez le métier le plus impossible, les dockers sont partout les gens les plus durs, et quant à ceux de Marseille, ce sont des dockers à la énième puissance, vous choisissez ce qu'il y a de plus mauvais, de plus terrible.

Le fait est qu'à peine revêtu d'un bleu tout rapiécé, tout sali par le charbon et rongé par les phosphates ou les pyrites, on est à l'intérieur même du prolétariat, plongé dans une catégorie sociale de vie absolument différente. Montez-vous dans un tram, on s'écartera un peu de vous qui êtes plein de charbon et de saleté, et qui sait, de punaises. Faut-il aller s'expliquer dans une administration quelconque : aux Assurances sociales, dans une Caisse de compensation, voire même au Syndicat, l'employé qui ouvre son guichet devant vous, commence immanquablement par vous eng... parce que vous êtes docker, parce que sûrement vous venez pour carotter, parce que non moins sûrement vos papiers d'étranger ne sont pas en règle. Ah ! les papiers, quel véritable casse-tête !... Souvent les enfants passent leur jeunesse à faire la queue, pour mettre à jour les papiers des parents.

Je finis par perdre moi-même tous mes moyens, et quand j'essaie d'aller m'expliquer pour quelque chose, je sens très bien qu'on a raison de m'eng..., je me sens également tout à fait en état d'infériorité.

En revanche, la fraternité ouvrière éclate au travail. Je réussis à être embauché par un contremaître énorme malgré l'air peu dégourdi qu'il me reproche.

A vrai dire, il ne trouve pas d'hommes pour décharger des sacs de semoule de 100 kilos. Quand je vois sortir des flancs du navire ces énormes sacs, je suis un peu inquiet. Je dis à mon voisin : "Tu sais, moi je n'ai jamais fait ce métier." J'arrive à l'estrade à hauteur d'homme. On tourne le sac, on vous le met sur le dos - je me sens transformé en accordéon. Mais alors je pars - il faut tourner à droite - à gauche – enfin au deuxième virage le sac me passe par-dessus la tête et tombe par terre.

Aussitôt ces dockers qui souffrent tant de l'insécurité - la concurrence est extrêmement forte - au lieu d'avoir un ressentiment quelconque contre le type nouveau qui vient leur faire concurrence, n'ont que la pensée du pauvre bougre qui ne sait pas s'y prendre. Instantanément, quatre hommes prennent le sac, le mettent sur la tête d'un autre qui continue à ma place.

Ainsi ces travailleurs qui étaient tout prêts à étriper les patrons, ont con, me premier réflexe, ce sentiment de solidarité, de charité fraternelle, au sens le plus plein du mot, pour le maladroit qui arrive. Chacun pose des questions : "Est-ce que tu as été malade ? - Pourquoi tu ne peux pas porter le sac ?" - et me donne de bons conseils sur la manière de travailler.

Mais le contremaître me flanque à la porte. J'en suis d'ailleurs assez content car je me dis : "Quatre heures de travail comme cela et je ne sais pas comment je m'en sortirai."

Mes compagnons d'une demi-heure me suggèrent de me faire docker charbonnier : "Ce n'est pas trop lourd, et les types pas costauds peuvent y travailler. Mais c'est sale. Après... on n'est plus un homme..."

Chaque jour de travail sur les quais m'apporte un peu plus la révélation de ce que peut être une structurée professionnelle inhumaine.

Sous mes yeux se déroule à chaque instant un épisode du prolétariat à l'état pur, contrepartie d'un capitalisme également poussé à l'extrême.

Voilà des gens qui sont embauchés quatre heures[1], qui ne savent jamais le matin s'ils auront du travail dans l'après-midi qui va suivre. Au bout de trente ans ils ne sont pas plus chez eux au port que le deuxième ou le troisième jour quand ils arrivaient d'Espagne ou d'ailleurs. Ils sentent très bien qu'ils ne sont qu'un instrument.

Avoir le droit de travailler est la première lutte du travail. Tel vieux docker espagnol rêve tout haut la nuit : "Ah !ils me feront crever parce que je suis étranger !"... et c'est sa femme qui reçoit dans le dos le coup de poing libérateur.

je découvre que le port se divise en deux tranches d'un côté, les hommes qui en ont tous les avantages sans en avoir les inconvénients et, de l'autre, ceux qui n'ont que les risques.

Ceux qui n'ont que les risques du port - c'est le cas des dockers; il pleut, on ne décharge pas le bateau ; - les bateaux n'arrivent pas, il n'y a pas de travail pour eux. A Marseille les voies ferrées sont tellement étroites qu'il faut parfois 24 heures de manoeuvres pour faire passer un wagon d'un endroit à un autre. Le jour où la S. N. C. F. a un retard, le docker chôme. Tous les inconvénients, la pluie, les tempêtes, n'importe quel événement, se traduiront toujours pour le docker par un chômage, par une difficulté.

---

[1] Depuis la Libération, - et grâce, peut-être, en partie, aux efforts missionnaires tentés dans ce domaine, le mode d'embauche s'est considérablement amélioré.

Ainsi déchargeant phosphates, pyrites, arachides, balles de liège ou charbon, je découvre peu à peu, mais du dedans, que si l'on ne s'attaque pas à la réforme des structures du port, et cela au degré de profondeur voulu, tout le reste sera vain; il ne saurait être question d'épanouissement pour ces hommes. Je comprends également, mais toujours du dedans, ce que signifie la loi du profit, la seule chose qui commande dans l'enceinte portuaire et dans les entrepôts avoisinants.

Une crainte terrorise tout le monde : que jamais un bateau n'attende pour être déchargé. Pour cela tant Pis s'il y a des hommes en surnombre qui ne seront utilisés que les jours de pointe, tant pis s'ils meurent de faim le reste du temps, le seul péché capital n'est pas de laisser des hommes attendre en vain, c'est de laisser attendre un bateau !

Plus tard, je pourrai revenir aux chiffres, aux statistiques car elles aussi sont une nécessité, mais je sais désormais ce qui se cache sous chacune des courbes parce que j'ai entendu moi-même le pas lourd du docker qui, faute de travail, revient à la maison deux heures à peine après l'avoir quittée. J'ai participé dix fois, vingt fois au petit drame silencieux de l'homme qui jette sa musette dans un coin, hausse les épaules et se tait devant sa femme dont l'oreille aux aguets craignait d'entendre le pas familier et dont le cœur s'est Douloureusement serré, - une journée de plus sans argent qui rentrera... - L'homme ne se sent pas la conscience tranquille. Et pourtant, à qui la faute...

Quelques mois plus tard le fait suivant vérifiera, s'il en était besoin, que certaines conséquences sociales c'ont aussi contraignantes et inéludables que les lois de la pesanteur et de la chimie.

Une femme vient m'appeler. Elle est forte, les jambes enflées; on devine qu'elle ce en grande peine. "Venez la maison, ça ne va pas. "Je la suis. Là, un spectacle de désolation. Sur huit personnes, quatre dont la maman ont eu la typhoïde. L'aîné des garçons est si faible qu'à force de tomber dans l'escalier, il est plein de plaies et de bosses. Un lit et une paillasse pour tout le monde, à peine deux chaises, le gaz coupé, la cocotte de fonte toute rouillée ne sert plus depuis longtemps. Le père est docker. Il affirme qu'il veut avoir du travail mais qu'il n'arrive pas à se faire embaucher. Nous causons longuement.

Est-il donc bien vrai qu'un homme qui veut vraiment travailler n'y arrive pas ?

Quelques jours plus tard une place sable s'offre. On y gagne moins que sur les quais mais l'on travaille chaque jour. Alors, par le seul fait de la sécurité de l'emploi, peu à peu la famille reprend pied. On aurait dit un bouquet de fleurs privé d'eau, et que l'on trempe dans un vase. Les garçons et les filles se fortifient, la maman redevient bonne ménagère. Deux lits, trois lits, quatre lits, sont achetés peu à peu. Au bout d'un an chaque enfant pourra s'asseoir sur sa chaise. Cela tout simplement parce que la question du pain quotidien n'était plus liée à une embauche quotidienne.

Je découvre en même temps à quel point le problème du taudis est lié à celui du travail ; les entassements de certaines familles dans des enclos misérables à quelques centaines de mètres du port sont la conséquence fidèle de l'organisation du travail.

Supprimer le taudis consiste à changer d'abord le mode d'embauche, cela je ne cesserai de le dire dans les années qui suivront. Cette transformation des conditions professionnelles, la seule chose pourtant indispensable, est justement celle que les patrons ne veulent pas comprendre. Si l'on disait : "Il faut 1 million, 2 millions, 10 millions pour faire un centre social", ils les donneraient en cinq minutes, mais dès qu'on leur dit : "Il faut réviser l'organisation du travail", on se heurte à un mur infranchissable.

Je sens bien que toute une partie de la vie du docker, et celle qui voudrait être la meilleure, m'échappe. Travailler ne suffit pas, il faut vraiment après avoir terminé sa journée, ne pas rentrer au couvent, mais aller vivre avec ses compagnons de labeur, car l'homme n'a pas

seulement des besoins matériels, il a soif de tendresse et d'affection, et celles-ci comment pourra-t-il es satisfaire ?

Au repas, à la cantine, où nous sommes 400 Ou 500, je suis frappé par les visages, ils n'ont pas d'expression; j'y cherche n'importe quoi, de la haine au besoin, enfin quelque reflet humain, non, tout est fermé, il semble que chacun porte une espèce de masque, on a l'impression de quelque chose de clos; cependant après le déjeuner avec quelques compagnons nous allons dans un petit bistrot. La patronne sert, vraie Marseillaise, plaisante, accueillante et gaie.

On est fatigué, on vient boire un verre de blanche avant de retourner au travail. Tout à coup au contact simplement de la petite qui apporte ce verre de café arrosé, dit deux mots gentiment, serre la main ou pose la sienne sur votre épaule, eh bien, tout d'un coup, le masque anonyme du travail tombe, on voit les yeux de ces hommes qui deviennent des yeux limpides, des yeux d'enfants, et l'on sent tout ce flot de tendresse qui était au fond de leur cœur, qui n'arrivait pas à s'exprimer, apparaître dans leur regard, illuminer leur visage pendant quelques instants.

Cela, quand on l'a vécu soi-même, c'est inoubliable.

En revanche, le même soir j'accompagne un camarade chez lui. Il habite un taudis, un trou où l'on paye 190 fr par mois[2], sur la terre battue, sans fenêtre, sans cave, sans cabinet, sans rien; oui, je voyais bien la paillasse où il a "fait" ses gosses, mais l'endroit où la vie de tendresse, où l'affection fraternelle, où l'affection conjugale pourraient se donner libre cours, où est-il ? Ils habitent sur 12 mètres carrés. Ils sont cinq personnes et il faut qu'une seule pièce serve de chambre, de cuisine, de salle à manger, de cave à charbon, de cabinet à toilette et en plus de cabinet.

C'est un fourbi infernal. Il n'y a pas moyen de mettre un pied devant l'autre. Comment la tendresse familiale pourrait-elle, là, trouver son compte ?

Une seule chose demeure dans cette déroute de la tendresse : la fibre paternelle. Mon camarade avec ses mains énormes de camballeur prend le plus petit de trois mois, fait risette avec lui, le fait jouer avec des délicatesses de maman aux mains toutes blanches. Oui, cela ça reste. Ça reste tant que le gosse est petit. Dès que le petit devient un peu plus grand ce sont les bêtises qui remplacent la joie. Le gosse commence à vagabonder à droite, à gauche. Tant qu'il est petit on arrive encore à le caser dans un coin du lit ou dans le tiroir de la commode, mais quand il devient plus grand, ça fait quelqu'un qui tient une place de plus dans une maison où on est déjà surcomprimés.

Revêtir un bleu de chauffe, travailler de ses propres mains, premières conditions pour retrouver l'homme et le sauver.

[2] 1939-1943-

2. Vivre ensemble

J'obtiens alors l'autorisation de mes supérieurs d'aller habiter complètement avec les populations les plus abandonnées de Marseille, et, ayant repris l'habit dominicain, cherche à m'installer dans le quartier de V... au milieu des travailleurs du port, mais aussi de chiffonniers et de gitans.

Mais il est plus difficile d'être admis à partager la vie privée des familles que d'être admis à travailler. Durant plusieurs semaines je cherche un cabanon. Je ne suis pourtant pas bien exigeant; même pour trouver quelques mètres carrés sous un toit, ce n'est pas facile. Un jour une brave femme me l'explique : "Je n'ai pas envie qu'on vienne mettre le feu au cabanon parce qu'un curé habitera dedans."

Enfin je trouve un logis et j'arrive avec un seau plein de chaux pour blanchir la pièce.

L'état des esprits en me voyant m'installer est assez partagé. Une infime minorité de - vieilles femmes ayant encore un chapelet au fond de leur sac est satisfaite : "Un curé ici, après tout, il n'y a pas de raison qu'il n'y en ait que chez les riches !"

L'immense majorité est stupéfaite, il semble qu'un homme de la lune soit venu s'installer au milieu d'eux. Un curé ici... ça alors ! Une autre minorité enfin disant : "Eh bien, celui-là, on lui flanquera une bonne rouste, ça lui apprendra à venir ici !"

En fait, la rouste n'est jamais venue, et 15 jours après mon installation, des contacts suffisamment confiants commencent à se nouer avec tous les hommes de la ruelle. Plus aucune gêne ne subsiste entre nous. Très vite même des liens réels d'affection se resserrent avec les voisins les plus immédiats.

Je vérifie qu'il y a un ordre dans la haine comme il y a un ordre dans la charité. La haine, quand elle n'est pas alimentée par des raisons personnelles, ne résiste pas à une présence, à un partage de vie continuel. Quand un voisin cherche à me rencontrer pour la première fois, ce n'est pas quand je suis chez moi qu'il -vient. Il n'a pourtant que la porte à pousser, mais c'est au moment où je reviens de la fontaine. Il me trouve alors encore plus accessible. Quand une ménagère me dit : "Ah oui, je vous ai vu chez la boulangère", eh bien, je fais vraiment partie du quartier. Je ne suis plus un curé mystérieux, je deviens quelqu'un qui est vraiment comme eux, et dont ils peuvent vérifier les allées et venues. De même quand ils viennent chez moi c'est au milieu du repas, car au moins comme ça, ils voient ce que je mange.

Mais, en même temps se précisent les limites de tout effort humain. Plus on s'éloigne du point où l'on vit, plus l'action se fait impersonnelle. L'efficacité est proportionnelle au contact. Il sera important plus tard d'en fixer les limites.

Au bout d'un mois et demi je tombe malade et dois quitter le quartier. Réflexion d'une voisine : "Le curé il est comme les autres, c'est trop dur pour lui de vivre comme nous."

Mais lorsque je reviens après huit semaines d'absence et que je me réinstalle définitivement, on comprend que c'est pour de bon que je suis là. Même les hommes que je ne connaissais pas se montrèrent cordiaux, des inconnus me saluèrent, bref je suis accepté définitivement.

En août et septembre 1943, les Allemands demandent l'évacuation du quartier, c'est une vraie désolation, on dirait une fourmilière bouleversée d'un grand coup de pied. Les uns partent pour l'Ardèche, les autres cherchent quelque logement en ville. A mon tour je vais m'établir dans un autre quartier.

Trouver une chambre est alors beaucoup plus facile que la première fois. Dans le tram je rencontre une marchande de bonbons que je ne connaissais pas, mais qui m'avait aperçu souvent (avantage de la robe ou de la soutane) et dont le visage ne m'était pas inconnu

- Tiens, Père, qu'est-ce vous faites là ?

- je cherche un logement.

- Venez chez moi, il y a une chambre dans une cour, peut-être que le propriétaire vous louera. Allons-y. C'est 9 heures du matin, le patron est encore au lit car il se couche tard.

J'entends la conversation

Madame Sidonie : "Tu sais Saïd (le propriétaire est un Arabe) c'est un curé, mais un curé blanc, enfin un curé quand même."

La question religieuse préoccupe peu Saïd. - Tu crois qu'il paiera le loyer ?

- Eh oui, il le paiera.
- Tu en es bien sûre ?
- Cela je peux le garantir.
- Eh bien alors, fais-le monter.

Je suis admis au petit lever de mon futur propriétaire.

- Tu sais, il faut payer d'avance.
- Eh oui je te paierai d'avance.
- Alors ça va.

L'odeur qui s'exhale de la chambre est caractéristique : elle est fade et fétide. Les habitués ont vite fait de repérer par l'odorat les logis aux murs boursouflés de punaises et de cancrelats, et de les distinguer "du premier coup de nez" de ceux qui suintent simplement la crasse.

Le nez s'habitue, mais l'oeil souffre toujours : il ne sait plus ce qu'est un horizon. C'est une vue de myope qu'il lui faudrait avoir, car toujours à deux mètres cinquante, à trois mètres au maximum, un mur termine son champ de vision. Lorsque, après plusieurs mois passés ainsi, on se trouve par hasard en présence d'un vaste panorama, l'on découvre subitement ce qui manquait : ce besoin de l'oeil satisfait d'accommoder au delà de quelques mètres. Mais l'on découvre aussi que le seul moyen de satisfaire habituellement ces jeux de la rétine est d'aller en définitive au cinéma voir quelque film hawaïen ou du "Foire West" (que peut être le Far-West sinon un vaste champ de foire ?).

Odeur, vue, toucher - par les parasites -, ouïe jamais en repos par les querelles qui subitement éclatent et les cris des enfants -, les sens sont mis à rude épreuve. Est-ce donc pour cela qu'un logis est qualifié d'insalubre ? Hélas ! *non. Insalubre = qui rend malade ;* tout le monde sait bien qu'on y meurt deux, trois, quatre, dix fois plus vite qu'ailleurs, mais quelle statistique vaudra l'audition de ces toux, du catarrheux ou tuberculeux, par lesquelles chaque matin, on rejette au petit lever l'humidité et les miasmes de la nuit ?

Engels dans *La situation des classes laborieuses en Angleterre au XIXe siècle* (le premier ouvrage de ce qui allait devenir plus tard la grande collection communiste), décrit minutieusement le plan des cours de Manchester. Le tableau n'a guère changé.

La cour où nous vivons une soixantaine de personnes a 45 mètres de Ion et 10 mètres de large, terrain et cabanons compris. Chaque pièce a 3 m 5 o de profondeur sur 3 mètres.

Les loyers y sont fort élevés : 150 à 180 francs par mois pour une chambre vide de 9 m^2, sans eau, sans gaz, sans cabinet ; souvent sans électricité. 350 à 400 francs par mois si cette pièce est baptisée meublée grâce à quelques fers de lit sans matelas et dont les grappes de punaises constituent le seul revêtement[3]. Que l'on ajoute 80 ou 100 fr de trams par mois, on verra que les plus mal logés sont ceux qui paient le plus cher.

A vrai dire on se trouve là en présence d'une institution exactement semblable à l'esclavage antique. Dans notre cour les 3/5 des revenus des habitants retombent dans la poche du propriétaire ; celui-ci tient en effet un bar-restaurant. Si l'on veut obtenir la location d'une chambre on est bien obligé d'aller prendre ses repas chez lui ou tout au moins d'aller y boire.

[3] Ces prix s'entendent pour 1943-1944. Actuellement (1946) ils sont respectivement de 300 fr pour une pièce vide et de 800 fr pour un meuble.

Quant à ceux qui vont prendre leurs repas ils seront vite mis à la porte s'ils ne deviennent locataires.

Si l'on ajoute à cela les prêts d'argent que le propriétaire consent aux moments de gêne, et qu'il récupère avec de gros intérêts, si l'on pense enfin que par le marché noir il fournit aux familles tout ce qu'elles peuvent acheter, on voit qu'en réalité il s'agit là d'une entreprise où une cinquantaine de personnes travaillent en définitive pour enrichir un seul homme. Bien entendu chacun garde sa liberté théorique, c'est-à-dire que l'on peut aller s'embaucher où l'on veut, mais n'était-ce pas le cas de l'esclave antique qui, étant artisan et libre de ses mouvements ou de son petit commerce, n'en remettait pas moins tous les fruits de son labeur à son maître ? Quant aux femmes-esclaves, on devine assez leur usage.

Dans la cour chacun vit en vrac, pas de fenêtres ou presque, une porte pleine mais qui ne protège ni contre le bruit ni contre les intempéries. Un peu de calme s'établit entre minuit et demi et 4 heures à condition que quelque ivrogne ne rentre pas en chantant selon son âge "Viens Poupoule" (ceux qui étaient jeunes à cette époque), ou quelques couplets de Tino Rossi.

A l'insalubrité, au vrac s'ajoute le surpeuplement. On en a parlé bien souvent, là aussi il faut avoir vu sur place. Daniel a trois ans, Zézette en a deux et demi, ce sont deux voisins qui s'amusent ensemble volontiers, mais lorsqu'ils jouent au papa et à la maman, ce n'est pas du tout à la dînette ou à faire des visites, mais bien à ce qui constitue authentiquement la fonction paternelle et la fonction maternelle, engendrant d'autres petits Daniels et d'autres petites Zézettes ; ils le font en toute innocence bien sûr et reproduisent avec candeur les spectacles que le surpeuplement rend courants et inévitables.

La démolition du taudis est un beau thème de décret ou de propagande, mais elle ne se fait pas aussi facilement que ce que l'on croit, et comme la démolition des taudis n'est précédée d'aucune construction, le remède est pire que le mal. Il y a quelques années un ministre vint à Marseille pour procéder à la démolition du taudis ; il ne s'agissait pas, bien entendu, de poser la première pierre d'un édifice quelconque, mais simplement de démolir quelques îlots menaçant ruine. Tout était bien organisé : au premier emplacement le ministre n'eut qu'à appuyer sur un levier : dans un grand fracas et des nuages de poussière et de plâtras, un pan lézardé d'un grand mur s'écroula.

La lutte contre le taudis était commencée. Dans le chantier suivant on avait voulu varier le plaisir du ministre : au lieu d'appuyer sur un levier, il devait faire fonctionner un treuil, mais là le mur se révéla résistant (c'était sous l'occupation), il ne céda pas et ce fut le treuil qui entraîné par son mouvement s'en alla vers le mur. Beau symbole des difficultés que présente la démolition des îlots insalubres.

Mais il est indispensable qu'avant de les démolir on recueille une leçon de ces îlots-taudis, de ceux tout au moins qui sont nés spontanément sans intervention des architectes. Si l'hygiène y est inexistante, si le ruisseau égout y passe au milieu de la rue, le caractère social et humain de ces îlots est en général beaucoup plus grand que dans la plupart des habitations à bon marché.

Le bistrot est un véritable centre social, il remplace la paroisse pour le spirituel et l'assistante sociale pour le temporel. Au 78, boulevard F..., quand le fadeur vient il ne sait vraiment comment distribuer son courrier. Tous les habitants sont Espagnols, Oranais ou Arméniens et ils ont tous le même nom. Comment distinguer Fernandez de Fernandez, Martinez de Martinez, Kajadjian de Kajadjian ? Les 200 familles de l'enclos habitent toutes au même numéro 78 qui représente la porte cochère par laquelle on entre dans le terrain vague où ils ont bâti leurs cabanes ; les adresses sont donc identiques, et si par malheur le facteur hurle un nom dans la cour, 10 intéressés se présentent porteurs dudit nom. Désespéré, le fadeur s'en va alors au bistrot qui, lui, connaît bien son monde et saura remettre à l'intéressé, - par quelle

divination, on ne sait trop - la lettre qui lui était destinée ; en outre, si l'intéressé ne sait pas répondre, le bistrot fera la réponse.

On comprend mieux dès lors cette multiplication de bars et de marchands de vins que Léon Frapié a si bien décrits dans *La Maternelle :* "Sur vingt boutiques on en compte quatorze de marchands de vins et quatre de brocanteurs. Il y a le *vins-restaurant, le vins-épicerie, la fruiterie et vins, le vins-crémier, le vins-tabac, le vins-concert et bal musette, le charbon et vins, le bar, la distillerie* et pour chaque débit un hôtel meublé. " Ajoutons maintenant à cette description le *marché noir-vins*...

Ainsi l'îlot s'organise en une vraie communauté. Les maisons obéissent à la loi du plain-pied qui est fondamentale pour les populations méditerranéennes.

Balthazar qui est docker habitait depuis vingt ans avec sa femme dans une de ces maisons. Le soir à huit heures, après le souper, il sortait sa chaise, la mettait à cheval sur le ruisseau égout, puis se balançait en prenant le frais. Sa femme faisait la vaisselle à quelques pas de lui, les enfants jouaient dans la ruelle, les autres voisins sortaient également et jusqu'à dix heures, dix heures et demie les hommes devisaient de leurs travaux, de leurs peines et de leurs joies. A dix heures, parce qu'ils se levaient tôt, ils allaient se coucher et les femmes sortaient ensuite et jacassaient jusque vers minuit.

Mais l'îlot étant réputé insalubre, tous les habitants sont évacués. Pendant quelques jours chacun s'affaire pour essayer de retrouver un logement qui en définitive sera beaucoup plus infect et entassé que celui que l'on a quitté...

Balthazar en revanche eut la chance inouïe - tout au moins le crut-il - de trouver un appartement minuscule au 4e étage d'un immeuble moderne. Petite cuisine, petite chambre, petite alcôve pour les enfants. Mais que faire le soir dans cette boîte à mouches, étroite, suspendue entre ciel et terre ? Balthazar prend sa casquette et descend prendre le frais sur le pas de la porte. Quatre étages le sépareront désormais de sa femme. Laissée seule pour vaquer aux soins du ménage, les enfants n'ayant pas plus de raisons de rester avec le père qu'avec la mère, s'en vont de leur côté. En trois semaines le groupe familial si étroitement lié jusque là était dissocié, et Balthazar prit le chemin du bistrot, mais non plus du bistrot social comme celui dont il a été question plus haut où l'on n'était même pas obligé de consommer.

3. Saint Luc, Chapitre 7
Versets 36 à 50

Je m'installe peu à peu.

Ma voisine la plus proche est une prostituée artisanale, pauvre femme qui ne demanderait qu'à se stabiliser dans la vie, mais dont l'incapacité ménagère décourage rapidement les maris successifs.

En face, la famille avec laquelle je vivrai dans l'intimité la plus absolue durant deux ans. La pièce unique, comme toujours, et qui assure à elle seule toutes les fonctions de l'habitat, cabinet compris. Un grand-père, une grand-mère, une fillette de douze ans.

Tout ce que soixante-dix ans de vie ont pu accumuler de vieux ustensiles, de meubles branlants, de couches de crasse, de vieux cadres photographiques, de chiures de mouches est là, entassé. Pour prendre un objet il faut sortir des caisses empilées sous le lit, mais pour bouger le lit il faut déplacer la table. Faute de place les casseroles et la nourriture traînent par terre.

Bonjour, bonsoir, nos relations ne vont guère plus loin. Un jour, à midi, Mme Antoine qui vient de faire une bonne soupe au poisson et aux pâtes, m'en fait porter une assiette par sa petite-fille. Quelques semaines plus tard, je deviens son pensionnaire ; encore un peu de temps et nous allons vivre tous les quatre ensemble, mettant nos deux pièces en commun.

C'est alors seulement que, peu à peu, comme devant un brouillard qui se dissipe, le vrai paysage et la vie profonde de la famille Antoine m'apparaissent.

Mme Antoine est française; elle est même provençale, et cela lui donne, au milieu de tous les étrangers, une supériorité réelle. Elle sait recevoir d'une manière qui n'a rien à voir, évidemment, avec les manuels des salons, mais sa politesse est d'autant plus vraie qu'elle est plus proche de la vie. Quand nous recevons des visiteurs on sent queue a à coeur d'entretenir la conversation.

Elle s'exprime en belles sentences populaires

"Quand le pain est sur la table, il n'a point de patron", dit-elle à un convive qui, aux temps des grandes restrictions, hésite à en reprendre un morceau. Parle-t-on des graves problèmes de politique mondiale : "Les hommes sont tous égaux... Quand l'un d'entre eux se blesse, qu'il soit Français, Allemand, Russe ou Américain, qu'il soit de couleur blanche ou noire, est-ce que son sang n'est pas toujours rouge ?"

Elle est venue à Marseille à l'âge de dix-sept ans, et n'en a plus bougé; sa vie s'est écoulée dans le même quartier et dam les mêmes bicoques qui ont vieilli plus vite qu'elle et qui sont mortes de vétusté. De tous les gens qu'elle a fréquentés, de tous les événements auxquels elle a été mêlée, elle a retiré une philosophie qui tient en quelques articles : "Ne rien avoir à faire avec la police", "femme de vin, femme de rien", tels sont les commandements négatifs. Quant au commandement positif elle me l'exprime un jour où une bagarre plus retentissante que de coutume vient d'éclater dans la cour : "Voyez, Père, si l'on s'aimait vraiment les uns les autres entre voisins, eh bien ! la guerre, les Boches, les rescisions elles-mêmes, cela ne serait rien. Mais s'aimer entre hommes ça n'est pas commode..." Et elle ai cure, comme dans les moments de grande solennité : "Ah ! oui, ce n'est pas facile, je vous le jure sur 'la tête de mon pauvre Ernest" (son premier défunt mari).

Ayant été placée dans sa jeunesse elle m'explique que c'était vraiment avantageux pour les filles : "Ça leur apprenait beaucoup de choses qu'elles n'auraient jamais sues à la maison, et

les contacts avec les patrons les aident à savoir comment agir avec leur mari ensuite." Elle dit cela avec un sourire de malice, dans le regard, vers son mari, et je traduis : "Ça les aide à faire marcher leur mari comme elles veulent..."

D'ailleurs M. Antoine est plus rude qu'elle. Pourvu qu'il trouve son tabac et une bouteille de vin au retour du travail, cela lui suffit.

Mais là n'est pas encore le vrai paysage de la famille Antoine. Au bout de six mois je connais à fond les habitudes de ce vieux ménage, ses petites manies, ses joies ou ses bougonnements. Il me paraît alors très proche d'une autre famille que je connais, elle aussi, du dedans. La crasse et le désordre impossibles à décrire, - mais tellement inévitables ! - sont dépassés et oubliés : Mme Antoine et son mari ressemblent étonnamment à mon père et à ma mère que ma pensée rejoint dans leur appartement si joliment astiqué et soigné.

Mme Antoine m'a d'ailleurs adopté comme un fils, elle s'inquiète quand elle me voit fatigué et me prépare des potions aux escargots pilés pour me guérir.

Quand des voisins ou des personnes viennent me voir, ils me trouvent en famille et je les reçois indifféremment dans ma chambre ou dans celle dés Antoine.

Je fais vraiment partie du quartier, et pourtant j'en pars souvent le matin à 6 ou 7 heures, et je ne reviens que tard le soir, puisque je continue à m'occuper en ville de questions économiques et sociales. Mais le fait de coucher, d'être au sens juridique et vrai du terme *domicilié* dans le quartier, constitue une énorme différence avec ce qui se passerait si je passais toute la journée au service du quartier, mais que le soir, je m'absente pour aller coucher au couvent.

Le premier effet et le meilleur de cet habitat nocturne est justement de supprimer toute espèce d'hypocrisie. Il y a vraiment partage de vie parce que nous subissons les mêmes difficultés, les mêmes peines, et buvons le même vin souvent dans le même verre. Et c'est cela les problèmes sociaux et religieux, non pas de grands échafaudages en l'air, mais des séries de questions toutes simples qui tournent autour des poux et autour d'histoires comme ça.

Des filles n'ont pas fait leur première communion, elles ne savent pas lire; toute leur vie elles seront des prostituées, mais pourquoi ? Parce qu'elles avaient des poux dans la tête quand elles étaient gosses ! Comme on ne veut pas couper les cheveux à la petite (avoir des poux n'est pas tellement déshonorant, mais couper les cheveux l'est véritablement), la petite n'ira pas à l'école où l'institutrice ne veut pas de poux, et n'ira pas au catéchisme parce qu'on a honte du curé.

Voici des enfants qui toute leur vie seront tarées. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Mais tout simplement enlever les poux et remettre l'enfant doucement dans la vie. C'est par là que commence le service social et la vie religieuse. Quel progrès déjà le jour où la petite s'écriera avec fierté : "Maintenant je n'ai plus de poux dans la tête, je n'ai plus que des lentes..."

François est un autre voisin, il est grand, trop grand, avec des bras trop longs, des jambes qui n'en finissent plus. Il est chiffonnier, il partage la chambre de Marguerite la chiffonnière qui est beaucoup plus âgée que lui, mais très consciencieusement, chaque soir il déroule pour lui une paillasse par terre.

Entre François et moi une amitié très grande et très riche pour chacun se noue. Après plusieurs mois il m'explique qu'il n'a plus, depuis fort longtemps, de cartes d'alimentation ni de carte d'identité : "Ce n'est pas si gênant que vous pourriez le croire, mais pour le sucre et le café, ce n'est pas commode." Et il me demande si je ne puis lui procurer ces papiers.

Bien sûr il a été au commissaire de police plusieurs fois mais on l'a toujours fait courir et il n'ose plus insister.

Le lendemain, je vais à mon tour au commissariat. On m'indique la liée des formalités à faire, il y en a au moins pour trois mois. Je vais alors au Service central de la Statistique

Municipale et du Ravitaillement. De guichet en guichet j'aboutis au numéro 8 et prends mon tour dans la queue.

L'employée est d'une humeur massacrante et chaque ménagère ou chaque suppliant s'en va l'oreille basse parce qu'il lui manque un aile de naissance, un certificat ou un quelconque coup de tampon sur l'un de ses papiers. Je me dis : "je suis fichu, aucune chance d'aboutir, je n'arriverai jamais à obtenir quoi que ce soit !"

Mais à Marseille, la persévérance n'est pas la qualité la plus profonde, et la mauvaise humeur elle-même ne peut pas durer longtemps. J'ai la chance de tomber au moment de la saute d'humeur et explique mon affaire à une certaine Mlle Viviane dont le nom est inscrit sur un petit coeur qui lui sert de broche. Elle m'interroge : "Alors comment fait-il pour vivre ?"

- Non seulement il vit mais il nourrit encore un chien et un canari.

Cela séduit Mlle Viviane et elle me délivre une série de papiers. Deux heures après j'avais la carte d'identité et le reste.

Le soir je soupe à la hâte et ravi, je vais voir François. Nous nous sautons au cou: "Ah ! Père, il ne faut Pas laisser passer ça sans boire un canon. Marguerite, rince le verre mais ne l'essuie pas" (rapport aux chiffons qui sont abondants mais pas trop propres dans la maison).

Nous trinquons dans la perspective de ce que les cartes d'alimentation vont pouvoir fournir. Mais François a le sens de la communauté. Tant qu'on n'a pas partagé le sel ensemble il n'y a pas véritablement amitié ; le vin lui-même ne suffit pas. François m'invite à souper :

- Père, il faut que nous mangions ensemble.
- Volontiers, mais demain soir, j'ai déjà soupé.
- Non, ce soir, demain ce ne sera plus la même chose, l'événement que nous fêtons sera déjà passé, c'est ce soir qu'il faut manger ensemble.

Je refuse, il insiste. Visiblement, il cherche l'argument irrésistible pour me décider :

- Enfin, Père, vous n'avez pas à vous gêner, car tout ce qu'il y a dans la soupe aujourd'hui, je l'ai trouvé dans les poubelles. Alors, faites comme chez vous.

L'argument est sans réplique; il ne me reste qu'à me mettre à table. La première cuillère passe difficilement, après ça va tout seul; la soupe n'est pas si mauvaise que ça avec une bonne dose de piment et de poivre. Des petits lardons un peu rances nagent dans la soupe. François est tout navré de n'avoir pu trouver des petits lapins morts qui lui servent souvent de pot-au-feu.

Tels sont nos premiers contacts intimes.

Un soir de printemps, François vient : "Écoutez, Père, je voudrais faire ma première communion" - il a 32 ans. Tous les soirs durant quatre mois, François vient quand le calme s'établit et que la plupart de mes visiteurs sont rentrés se coucher.

Ensemble nous lisons tout l'Évangile sans sauter un mot, discours de saint Jean compris. Il comprend magnifiquement. Lui et sa compagne font des efforts réels. Le grand obstacle - mais en est-il vraiment un si l'on va au fond des choses ? – est la bouteille.

Marguerite vient également un jour (nous sommes un lundi) Père je voudrais communier dimanche et pour cela me confesser, mais samedi prochain. Je crois qu'il vaut mieux attendre la veille du dimanche.

Nous bavardons :

- C'est malheureux quand même que vous buviez trop !
- Écoutez, Père, je vous promets que je ne me saoulerai pas de la semaine.

Cela c'est tout simplement de l'héroïsme, et, de fait, elle tient parole. Chaque soir, je la rencontre : "Vous voyez, vous voyez, je tiens ma promesse. "Il est vrai que parfois elle le dit avec une agitation qui me laisse un peu sceptique.

Le dimanche Marguerite communié. Elle avait communié parfois : à l'hôpital, en prison, mais au fond, jamais librement, toujours sous l'influence de quelque religieuse qui l'avait poussée plus ou moins; sa joie éclate en ce dimanche matin, après cet acte dont elle a senti toute la liberté, et elle redit comme un leitmotiv :

"Vous savez, Père, cette fois j'ai communié parce que je le voulais bien, et c'est la première fois."

Pendant ce temps, François se prépare. Nous lisons toujours l'Évangile, puis dialoguons notre prière, chacun y mettant toutes ses intentions; enfin nous nous embrassons et nous nous quittons.

Le 15 août approche; c'est le jour où François doit faire sa première communion. Les voisins et les amis intimes de la cour le savent. François grandit chaque jour dans la voie chrétienne : il a le souci de l'apostolat et de la communauté dont il veut être le premier élément.

Tout d'un coup la catastrophe. Nous sommes dans les journées qui précèdent le débarquement en Provence. Le ravitaillement à Marseille devient de plus en plus mauvais; faute de pain, faute de légumes, les autorités n'ont rien trouvé de mieux que de remplacer les rations absentes par des distributions de vin. On devine l'effet incroyable produit sur des gens sans nourriture. Comment François aurait-il pu résister ? Et lorsqu'il a bu le litre du ravitaillement il ne peut s'empêcher d'y ajouter celui du marché noir.

Le 9 août, il fait un scandale -abominable dans la cour - cris, hurlements, disputes, déménagement de son mobilier à minuit, le tableau est complet.

Le lendemain soir nous nous retrouvons pour la prière.

- Père, vraiment cela n'a pas été...

Nous nous demandons ensemble ce qu'il faut faire. - Écoute, François, pas moyen de fonder une communauté chrétienne comme cela, ce n'est pas possible. Bien sûr Dieu te pardonne tout de suite si tu le lui demandes mais que vont dire les gens de la cour qui regardent vers toi comme vers un chrétien ?

- C'est vrai, ils diront : c'est ça les chrétiens ? - Ce n'est pas possible que tu fasses ta communion dans cinq jours.

François pleure toutes les larmes de son corps, il sanglote la tête contre le crucifix, et de grosses larmes coulent le long du mur.

- Eh bien oui, il vaut mieux repousser de quelques semaines.

Nous décidons que cette communion se fera le 8 septembre pour la Nativité de la Sainte Vierge.

Les troupes alliées approchent. Pillage général par tout le quartier des grands magasins, des entrepôts de navigation. Tout le monde y va. Heureusement d'ailleurs car nous serions morts de faim dans les jours qui suivent.

Les Allemands tirent sur la foule. François est trop grand; il dépasse les autres de la tête. Atteint et transporté anonymement dans un hôpital, il y meurt à quelques jours de sa première communion.

Mais, n'est-ce pas au Ciel qu'il la fera, cette communion au Christ, passant de sa pauvre misère de gosse abandonné à sa dignité éclatante de Fils de Dieu, recevant son héritage.

Clairette a dix-huit ans, grande fille blonde aux cheveux raides comme des baguettes de tambour, pas toujours bien peignés; elle vient souvent me voir avec sa mère, son frère, car son sale caractère lui attire pas mal de bagarres dans le quartier. C'est d'ailleurs la misère, le frère aîné combat dans les troupes de la France libre, une soeur est morte l'an dernier.

Un beau jour elle m'annonce son mariage avec un Arabe. Cela me fait très peur, j'ai déjà vu deux Françaises mourir sous les coups des Arabes. Mais le fiancé fait exception et c'est un

garçon très sympathique malgré un teint beaucoup plus coloré que celui de la plupart de ses compatriotes.

Le mariage d'Ali et de Clairette se prépare au milieu des difficultés canoniques et administratives. Il est entendu que les enfants seront chrétiens et l'on parlemente au secrétariat de l'Évêché pour obtenir les dispenses. Tout est prêt, mais au moment d'aller retirer son livret de famille, la fiancée et le chanoine dispensateur se disputent violemment :

- Tant pis, le Père nous mariera sans vous et sans vos papiers 1 déclare Clairette...

Quant au chanoine, il réagit vigoureusement à son tour, et, le lendemain, je suis obligé de tout raccommoder et d'aller chercher dans la corbeille à papiers l'acte de mariage déchiré.

Le samedi de la noce, Ali doit venir signer son engagement au sujet de l'éducation religieuse des enfants. Au moment de signer, il soulève une distinction : "Les filles catholiques, bien sûr, ça n'a pas d'importance, les filles elles peuvent bien aller au diable si elles veulent 1 Mais les garçons, musulmans."

Ce n'est pas mauvaise foi de sa part, il n'avait pas très bien compris jusque-là ce qui lui était demandé. Je lui dis que la position de l'Église est formelle sur ce point. Ali n'est pas quelqu'un à donner sa parole légèrement :

- Écoute, il me faut huit jours pour réfléchir. Si tu veux on se marie ce soir à la mairie et puis dans huit jours on verra pour l'église, mais tu viens quand même à la mairie ? (Car je suis invité comme témoin civil.)

- Bien sûr, Ali, le principal est de suivre ta conscience.

Mais Clairette, prise d'un zèle auquel je ne m'attendais pas vient compliquer terriblement la situation

"Ou mairie et église ce soir, ou rien du tout."

Ali demande à réfléchir jusqu'à 1 h. 1/2 (le mariage civil est fixé à 3 heures). Nous nous séparons et Clairette va se faire faire une superbe permanente. On la retrouve aussi bouclée et crépue que son futur époux à 1 h. 1/2.

Ali est d'accord, il signe le papier. Tous sont ravis. Les gigots de la noce sont prêts à être mis au four, nous partons à la mairie en landau découvert. Dans ces mariages où je suis témoin à la mairie et où la cérémonie religieuse est suivie d'un repas de noces, ces trois aspects forment vraiment un tout. A la manière sans doute des noces de Cana, la cérémonie religieuse et la cérémonie profane prennent l'une et l'autre leur valeur réelle. Quelle différence avec ces mariages où un curé inconnu attend deux jeunes mariés qui font un petit tour d'un quart d'heure à l'église et s'en vont.

Mais pour le mariage d'Ali je suis un peu inquiet au sujet de la noce qui va suivre. Il tient lui-même un bar et il entend faire les choses grandement. Aussi quelques jours avant, Clairette est-elle venue me dire : "Nous ne ferons pas la noce chez mon fiancé pour être plus tranquilles, mais dans une salle en ville."

Le lendemain, se ravisant, elle m'annonce que décidément la noce se fera chez Ali : "En ville ça coûtait cher pour louer la salle et puis vous comprenez ce ne sera vraiment pas commode pour ramener les gens saouls dans le quartier après la noce. Mieux vaut être sur place pour cela !... "

Au moment où nous quittons l'église, la phrase de Clairette tambourine dans ma tête. Apéritifs, pastis, puis le repas commence à 7 heures du soir. La fête se poursuivra jusqu'à 2 heures du matin. Or personne ne s'est saoulé. Grâce en effet à deux compagnes d'apostolat qui avaient été invitées, nous arrivons à créer une atmosphère de joie familiale, une ambiance fraternelle... On chante, on joue comme des gosses; chacun éprouve une joie exubérante et saine, la joie de l'enfance que beaucoup n'ont pas eue, qui avait manqué à leur vie.

Cependant, au milieu de ces jeux la porte s'ouvre, un Arabe, fiancé évincé d'une jeune fille de la noce, entre : un froid glacial saisit tout le monde car on devine qu'il vient faire un mauvais coup. Il s'assied à une table, ne dit rien, l'on essaie de continuer sans trop se préoccuper de lui... Tout d'un coup il se lève brusquement, claque la porte et s'en va. Soupir de soulagement, c'était la seule fausse note de la soirée.

Le lendemain quelqu'un le rencontre :

- Eh bien, qu'est-ce qu'il t'est arrivé hier soir ?

- Ah ! que veux-tu, je vous ai tous vus si contents, si joyeux, que j'ai pas eu le courage. J'ai mis le revolver dans l'autre poche et je suis parti...

Un soir, après six alertes, Mme Emilie vient de terminer la confection d'un panier de pommes cuites queue s'apprête à aller vendre. Une septième alerte... Elle est désespérée, pas moyen d'aller faire sa tournée, comment vivra-t-elle ce soir ? Alors je lui suggère de les emporter à l'abri où tout le quartier se réfugie... "Vous verrez certainement qu'au bout d'un moment les gens qui s'ennuient iront vous les acheter."

Nous filons à l'abri. Les gens en ont vraiment assez :

"Ah ! Père, s'il y avait un Bon Dieu, nous ne verrions pas tout ce que nous voyons, il n'y aurait pas la guerre, les avions et tout le reste", et à ce moment-là il est terriblement difficile de répondre.

Heureusement que Mme Émile commence à vendre ses pommes ; elles filent à une allure record; elle est dans la jubilation, et me hurle de l'autre coin de l'abri :

- Ah ! Père, on voit bien qu'il y a un Bon Dieu pour les braves gens ! 3 francs la pomme, 3 francs. Ah ! Oui, Père, c'est clair qu'il y a un Bon Dieu pour les braves.

N'est-ce pas le symbole de ce minimum de joie et de bien-être nécessaire pour ne pas fermer les coeurs aux choses du ciel ?

Contacts fraternels, joie des repas pris en commun, redécouverte de l'importance que ceux-ci ont dans l'Évangile[4] et, dans le même temps, efforts continuels pour réaliser ces réformes de structure dont la nécessité s'impose à chaque pas, l'apostolat missionnaire réalise ainsi la comparaison de l'Écriture : *Le juste fleurira comme le palmier,* le palmier qui a sa tête en plein ciel, dans le soleil et la lumière (et c'est le symbole des réformes de structure), mais qui plante en même temps sa racine dans l'humidité bienfaisante du sol et dont les radicelles ne laissent pas perdre la moindre gouttelette d'eau (et ce sont tous les petits détails de la vie quotidienne partagée jusqu'à l'extrême limite).

Nulle part mieux qu'à la Résidence dont il faut parler maintenant ce partage n'a été plus profond ni plus bienfaisant.

[4] Nous espérons que le lecteur aura cherché dans son Nouveau Testament le texte dont la référence sert de titre à ce chapitre. Mais c'est tout l'Évangile qu'il faudrait relire et non pas seulement l'épisode de la pécheresse convertie.

4. Une lumière brille dans la nuit du quartier

La nécessité d'organiser quelque chose s'est présentée et imposée à la Daurane en 1942. Dans cette cité-centre d'hébergement vivent un peu moins de deux cents familles en majorité arméniennes.

Plusieurs jeunes filles s'en occupaient depuis trois ans. Elles n'avaient pu y pénétrer que très lentement. Durant près d'un an elles avaient dû se contenter de voir les rideaux des portes ou des fenêtres se soulever légèrement à leur passage, pour les épier. Et puis, un jour, comme un feu qui, après avoir longtemps fumé, prend tout à coup parce que le bois est enfin sec, elles furent admises et pénétrèrent dans les foyers. A l'apprivoisement succédait la période où l'on réclame de multiples services, parce qu'on est en confiance, mais l'on est en confiance parce que, depuis des mois et des mois, on vous a vues régulièrement tous les jeudis et tous les dimanches.

Quant aux services demandés, ils étaient de tous ordres : vêtements ou souliers, placement des enfants, ou colonie de vacances, difficultés à aplanir avec la police ou le service des étrangers, tout y passait. Grâce aux contacts qui s'étaient réalisés, les filles devenaient plus propres, les garçons moins sauvages. Malgré les cris et les moeurs arméniens une certaine paix arrivait à régner et l'on avait parfois l'impression que tout le monde pourrait bien accéder un jour à la civilisation.

Un local réunit à quelques reprises, pour la messe ou pour des fêtes, parents et enfants. Bref, la Daurane était loin de ressembler à ce queue était deux ans auparavant.

On avait cependant atteint le plafond de ce que pouvait donner cette méthode avec son contact hebdomadaire. L'aide efficace qui aurait permis le relèvement définitif de certaines familles, le bon aiguillage dans la vie qu'il aurait fallu donner aux jeunes en apprenant un métier aux garçons, en formant bien les filles aux tâches ménagères, l'aide constante aux vieillards ou aux malades isolés, tout cela n'était pas possible. La Daurane était prête à passer à une troisième période de sa marche en avant, mais il était indispensable pour cela de s'y établir en permanence.

On eut alors l'idée d'y créer un petit centre de jeunes travailleurs, mais uniquement pour les jeunes de l'enclos. Centre très peu classique, puisque les moniteurs, qui auraient eu assez peu de travail, vu le petit nombre de garçons ou de filles de 14 à 18 ans, se seraient également occupés des plus petits et des plus grands à des heures différentes et selon les besoins de chacun. Un petit dispensaire devait également se joindre à ce centre.

Ainsi et sans même savoir que la chose existait ailleurs depuis de longues années, par l'engagement réel dans un quartier, la considération des difficultés du service social aboutissait à faire concevoir le projet d'une résidence de quartier.

Dans l'exécution, on ne put aboutir faute de personnes acceptant de s'engager totalement dans une telle oeuvre, les courageuses femmes qui avaient défriché la Daurane ne voulant ou ne pouvant y consacrer tout leur temps ni y résider.

Mais deux points étaient bien acquis :

1) Nécessité des contacts permanents et stables aboutissant à une amitié entre personnes.
2) Création d'une maison où cette amitié pourrait se transformer en aide efficace et adaptée aux besoins de chacun.

Qu'il y ait eu dans la rencontre que nous fîmes, Malou F..., Martine X..., et moi, une indication très précise et précieuse de la volonté de Dieu, c'est ce que l'on ne peut oublier.

En novembre I942, amenée par une jeune fille vue lors d'une conférence, vient un matin Malou F..., militante jociste, modiste de son métier. Il était 8 heures, elle venait avant son travail.

Elle m'invite à prendre contact avec le quartier queue habite. Grâce à l'accueil de Malou et à l'adoption que les siens, sa maman, ses frères, sa sœur, voulurent bien faire de moi, je pus pénétrer dans le quartier et quelques mois plus tard m'y installer à mon tour.

Que désirait Malou ? Il n'était pas facile de le déceler. Elle me disait ses efforts pour aider les voisins du quartier, ce quartier de pauvres, d'étrangers, de taudis que les journalistes, les photographes, et aussi, il faut bien le dire, les faits divers, avaient rendu célèbre à Marseille. Là, Malou, fille du quartier, était chez elle : secrétaire des uns, infirmière des autres, joie et gaîté de tous. Tous ces voisins, elle voulait les aider à sortir de l'ornière; elle voulait surtout éviter aux familles ce dont elle-même avait tant souffert : cet isolement, cette absence d'une main tendue, non pour en recevoir de l'argent (la fierté s'y oppose), mais pour vous aider à franchir une passe difficile, pour vous aider à accéder à la culture. Aussi, bien queue fût aux yeux de tous du parti des "curés", Malou était-elle admise de chacun dans ce quartier de communisme ardent.

Quand à Martine X..., je l'avais vue une fois : elle avait eu le désir de s'installer pour vivre au milieu des pauvres et des ouvriers, devenant elle-même ouvrière, occupant une simple place d'employée salariée, travaillant la demi-journée afin de pouvoir consacrer le reste de son temps à ses voisins.

Ainsi, Martine et Malou me confirmaient dans la nécessité et les bienfaits incomparables de ces contacts, de la vie quotidienne, de cette immersion dans le prolétariat. A vrai dire, c'était d'ailleurs moins du prolétariat que du sous-prolétariat dont l'une et l'autre s'occupaient : étrangers, Espagnols ou Italiens d'une part, Gitans de l'autre, d'un abord plus facile dès que l'on vit avec lui, mais d'un relèvement stable à peu près impossible, et qui demande à chaque instant une présence et une aide.

Quoiqu'elle n'ait pas joué de rôle par la suite, Mady doit être aussi mentionnée. Professeur dirigeant une École de cadres de la jeunesse, Mady représentait une autre formation et une autre vision. Elle ne concevait guère une action isolée, mais un travail d'équipe, et la création, dans le quartier populaire, d'un centre bien outillé où loisirs et culture tiendraient une grande place.

C'est entre Malou et Mady que le premier projet de résidence s'ébaucha aux environs de juin 1943. Les idées et la personne de Mady faisaient grand peur à Malou : "C'est une intellectuelle", disait-elle, "elle ne connaît pas assez le milieu ouvrier : elle fait des gaffes, croit qu'on peut le modeler à son gré, va trop vite." Et Mady de son côté : "Elle a toujours travaillé en isolée, elle ne voit pas le travail en équipe ni une action concertée dans un quartier."

En réalité, chacune reconnaissait les qualités de sa future compagne, mais la fusion n'opérait pas. Il fut décidé qu'à défaut de local dans le quartier, chose quasi introuvable, on commencerait par une colonie de vacances qui devait succéder à une colonie déjà organisée l'année précédente par deux jeunes filles pour les enfants du quartier.

C'est alors qu'intervint l'évacuation du quartier par les Allemands qui, bousculant tous nos projets, donna à la colonie de vacances une importance plus considérable et obligea surtout les

familles à évacuer leurs demeures. L'on put voir alors l'influence profonde de Malou, non seulement à cause de ses qualités personnelles, mais aussi parce queue était connue de tous. Sa maison devint le centre de ralliement. Sa présence lors des deux convois pour l'Ardèche était une sécurité, et vraiment les gens n'avaient point l'impression de partir à l'aventure, tout simplement parce qu'ils n'étaient pas seuls et qu'on avait à chaque instant quelqu'un à qui l'on pouvait dire : "Mademoiselle Malou, est-ce que je dois amener le matelas ? Mademoiselle Malou, que faut-il ?", etc...

En même temps, on sentait devant tant de misères, de difficultés, de détresses, qu'à cette aide spirituelle, la plus indispensable, il fallait ajouter une organisation matérielle si l'on ne voulait pas être un simple rayon de soleil venant réconforter quelques instants des gens ballottés et noyés par la tempête.

Quant à la colonie de vacances, elle fournit la contre-épreuve. Hâtivement improvisée, avec des cadres ne connaissant ni le quartier ni les enfants, elle semble avoir été, malgré le dévouement de Mady, assez désastreuse. Révoltes, scènes, cris, plaintes aux parents, ces petits Marseillais se révélèrent, groupés, impossibles à tenir, illustrant cette autre réalité qu'il faut laisser l'enfant dans son milieu, évitant à tout prix les rassemblements factices. Telle Mimi, que j'ai connue douce, timide et affectueuse, et qui allait se promener nue dans le pays pour faire enrager les monitrices. Les enfants, toutefois, surent toujours distinguer entre Mady et les autres cadres, et la préservèrent de la haine qu'ils vouèrent aux moniteurs et monitrices.

Il avait été décidé avec Malou quelle viendrait à Lourdes au pèlerinage du Rosaire d'automne 1943. Elle y vint, et c'est là que se place la rencontre de Martine et de Malou, qui fut le point de départ réel de la résidence. Au bout de quelques instants passés ensemble au bord du Gave, elles semblèrent s'être toujours connues. Leurs réactions étaient identiques en face de la classe populaire, leur désir de vie tellement semblable, les résonances et les raisonnements si accordés, que nous garderons toujours le souvenir de cette claire et fraîche matinée d'octobre, où, sous le regard de Notre-Dame, avait lieu l'annonce d'une tâche à entreprendre.

Il fut convenu que nous irions à Paris afin de préciser nos idées sur les futures résidences. J'avais en effet pris contact, dans le premier semestre de 1943, avec diverses personnes, toujours poursuivi par l'idée de résidence qui semblait la seule solution efficace à tous les efforts tentés dans le domaine social.

La visite que nous fîmes à Paris, Marguerite, Marie, une autre compagne et moi, montra que nous étions cependant très éloignés encore du but poursuivi.

Le conta& avec la résidence de X... fut un désastre dans l'esprit de Martine et de Malou. Cours immenses, locaux trop vastes, résidences trop froides, rien, pas même l'équipe des loisirs ne put les accrocher.

A Y..., nous nous sentîmes plus à l'aise, dans une maison plus ramassée, plus populaire. Mais quelle douche, lorsque dès nos premiers mots, celle qui nous recevait sut quelle n'avait pas en face d'elle des assistantes diplômées et authentiques, mais de simples filles de bonne volonté. Ayant eu à lutter pour défendre l'oeuvre de son amie fondatrice, ayant eu - certainement après une grave crise et de grandes hésitations à accepter d'être les assistantes officielles de son secteur de Y.... son attitude était logique. Mais de tout ce qu'elle nous dit, Martine, Malou et Anne-Marie retinrent surtout que lorsque Mlle Z... et ses compagnes n'étaient autrefois que de bonnes voisines, des liens d'amitié les unissaient aux gens du quartier, tandis que maintenant où elles étaient semi-officielles, les contacts étaient tout autres avec les familles nouvellement atteintes.

Beaucoup plus facile fut le contact avec Mlle N... Son bel hôpital était bien sympathique, mais là aussi ; combien on était loin de la petite maison où Mlle de R... avait commencé à prendre contact avec son quartier. Je demande :

"Mais votre quartier est de combien d'habitants ? Et la réponse toute simple comme seul un Parisien peut la donner sans sourciller 70.000"- Comme si un quartier de 70.000 habitants n'était pas l'une des trente-cinq grandes villes de France !

Avec l'abbé Godin, le débat se cristallisa (car il aimait bien la contradiction, le cher et grand abbé) autour du point suivant : les services matériels que les résidences peuvent rendre sont-ils une aide ou un alourdissement pour l'apostolat missionnaire ?

Pour l'abbé, la réponse n'était pas douteuse - ils étaient une gêne certaine. Et il citait en faveur de sa thèse les organisations jocistes dans les camps de travailleurs déportés en Allemagne, où l'on avait dû, disait-il, scinder en deux les services, car celui qui remplissait tel rôle matériel (vaguemestre ou ravitaillement) était moins bien placé pour prêcher l'Évangile que son camarade qui ne sentait peser sur lui que ce seul devoir. Il donnait également en exemple l'organisation qu'il entrevoyait à Paris pour les jeunes fiancés où celui qui serait à la tête du service chargé d'aider les jeunes foyers à monter leur ménage en buffets, draps, casseroles, n'aurait, guère l'esprit libre pour les convier à découvrir le Christ. A cela je répondais que c'était une question de nombre, que le quartier devait osciller autour de trois à cinq mille habitants au très grand maximum : avec ce nombre restreint, il me semblait que les services matériels rendus resteraient à base de contacts humains directs, et joueraient fort bien le même rôle que la matière du sacrement par où passe la Grâce.

Nos derniers contacts furent avec N. N… et ses amies. Nous nous sentîmes là vraiment chez nous, entourés d'une joie, d'une charité, d'une simplicité évoquant sainte Claire et les premiers franciscains : joie, pauvreté, charité, disponibilité totale, obéissance aux circonstances de la vie et du devoir d'état, tout cela dans la vie commune où N… et ses compagnes surent s'unir à force de patiente volonté.

Telles furent nos expériences parisiennes. On peu les résume en disant que :

1) Négativement, elles accentuèrent la défiance de Malou e surtout de Martine contre toute organisation trop poussée d'une résidence.
2) Positivement, elles ajoutèrent le désir d'un apostolat missionnaire par le témoignage de la vie évangélique

La résidence n'était donc plus seulement le stade le plus parfait de l'entraide et du service social, mais devenait forme et cadre de vie missionnaire.

A Marseille, un local avait été découvert lors des évacuations en aidant une voisine à trouver un gîte : un magasin désaffecté avec son arrière-cuisine et une chambre. Avant de s'y installer, nous eûmes trois jours de discussion afin de nous mettre d'accord, Mady, Martine, Malou et Anne-Marie.

Les conceptions de Mady et de Martine s'opposaient nettement. Mady voyant grand et organisé, Martine voulant avant tout le contact. Quant à Malou, elle donnait raison à Martine, tout en semblant assez insatisfaite de ces discussions inutiles, affaires d'intellectuels à son avis. D'ailleurs, l'état de santé de Mady l'empêchait de se consacrer effectivement à cet effort.

En fait, nous en arrivons à la formule suivante essayant d'unir deux caractéristiques inséparables dans notre esprit :

1) Une vie partagée totalement avec le quartier avant d'être une "bonne voisine", être d'abord une voisine à la manière du P. de Foucauld au milieu des Touareg. Cela entraîne pour les équipières une vie pauvre où le travail personnel doit jouer un rôle important afin de partager la vie ouvrière et de rester dans un coude à coude profond avec le quartier, dans la vie quotidienne où l'on reçoit autant que l'on donne.
2) Mais aussi l'organisation d'une maison et de services afin de dépanner et de déprolétariser peu à peu le milieu. Le choix du moment où devait se faire cette

création était subordonné à la possibilité de l'implanter sans étonnement dans le quartier, et surtout sans que les équipières se séparent de celui-ci.

L'union de ces deux éléments était, si l'on peut dire, la marque de fabrique le l'effort de Marseille et son signe de contradiction tout à la fois, chacun d'entre nous devant mettre l'accent sur l'un ou l'autre de ces aspects, chaque fois qu'une difficulté se présenterait.

Puisque dans ces lignes j'essaie de marquer les étapes en même temps que ma pensée, je transcris deux notes où je fais le point au début de 1944.

1° Idée primitive : institution de quartier tenue par des assistantes sociales ou d'autres compétences normalement rétribuées. Il était à peu près certain que seules des filles profondément chrétiennes s'accrocheraient à cette tâche.

2° Carence des assistantes pour qui cela demande trop de dévouement : renoncement en effet, à leur liberté après les heures de travail habituel. Dans un quartier, on n'a jamais fini !

3° Mais existence de jeunes filles désirant y travailler à fond, connaissant la misère très profonde du milieu populaire et pauvre. Leur idéal : Le P. Foucauld au milieu des Touareg. D'où vie toute semblable à celle des gens du quartier, pauvre, travailleuse, etc.

de mon côté, je crois toujours qu'il ne faut pas abandonner l'institution de quartier, et je crois qu'elle trouvera au contraire là une réalisation plénière, mais que les vocations germeront moins chez les assistantes sociales que chez les filles désireuses de se donner au Christ et à la classe ouvrière.

Projet

1° Spontanéité et totalité de la charité.

2° Institution organisant un quartier (et recréant la paroisse temporelle). Aussi la maison doit-elle être la "maison commune". Ce qui lui donnera sa note caractéristique, ce n'est pas seulement le soin des malades (bien d'autres le font), les dépannages, les loisir organisés, etc., mais de devenir un élément du quartier (où la paroisse pourra reprendre corps et vie). Elle doit être le cœur non seulement par la charité fraternelle très tendre qu'on y trouvera, mais par le fait que tout ce qui fait la cohésion d'un quartier y affluera et en repartira, comme le sang que le cœur dirige à travers le corps. Ou encore de même que la forme fait d'une matière inorganique un être ayant son unité et sa constitution interne de même la résidence. A l'heure actuelle, quartier, paroisse sont des cadavres : la maison de quartier doit en refaire des vivants.

Le 14 janvier 1944, Martine et Malou, aidées d'-Anne-Marie, s'installaient dans la joie et les larmes, dans l'héroïsme de la pauvreté.

Le contact est réel, bienfaisant, vraiment évangélique. S'il y a une noce ou un bon repas en famille, on est heureux d'avoir " les demoiselles " parce qu'on sait qu'on ne s'ennuiera pas et qu'elles apporteront une note de gaîté que l'on ne trouverait pas soi-même.

Si l'on est malade, au premier appel elles accourent filiales et maternelles tout ensemble : après avoir fait la piqûre ou ranimé l'évanouie à coup de gifles retentissantes, elles vous embrasseront pour vous consoler du mal quelles vous ont fait.

La bande de garçons du quartier a élu domicile à la maison parce que là on y est vraiment bien, plus en paix que chez soi.

Que de soins, de pansements, de séances d'épouillage ont eu lieu là, mais dans une atmosphère fraternelle et familiale. Quelques traits apporteraient sans doute des précisions, mais l'important n'est pas tout ce qui se fait. Il est le style de vie. Celui-ci échappe à la description.

Des contacts humains retrouvés, une hospitalité chrétienne, une présence permanente, une accessibilité totale, tel est l'essentiel de la maison.

Joie, consolation, réconfort, tels sont les premiers biens procurés à ceux qui la Fréquentent.

Les services seront divers, peu importe !

Malades, courses clifi9ciles, papiers officiels à obtenir, démarches à faire, enfants à surveiller au point de vue scolaire, etc. Il semble même que ce qui caractérise le mieux la maison est justement cette abondance des services directs rendus à l'occasion des demandes et besoins de chacun, sans plan préconçu. Même sur le pain des secours matériels, il n'y a rien de fixe, sinon de faciliter le dépannage de chacun selon ses nécessités et les possibilités du moment.

Mais la résidence a un autre but - elle doit devenir centre de vie sociale afin de relever peu à peu le niveau de vie du quartier, afin de l'éduquer. Mais éducation du dedans, par influence discrète plus que par des leçons données. Elle doit aboutir à une solidarité organique avec le quartier dont elle aspire à être le coeur et la tête tout ensemble. Elle a fonction sociale.

On l'a bien senti pendant les combats de la libération : alors, comme aux moments critiques, disparaissent toutes les organisations qui ne sont pas implantées dans le quartier. Durant une quinzaine de jours, au contraire, les filles de cette équipe ont prouvé à quel point un service sur place peut s'adapter immédiatement aux besoins les plus imprévus.-

Autour d'elles un réseau de bonnes volontés naît spontanément allant de la fille de famille la plus huppée à des serveuses de bar.

Un poste de secours s'organise dans l'abri où se sont réfugiés les trois ou quatre mille habitants des environs immédiats. On voit alors la nécessité d'unir la compétence technique et l'amitié toute simple et fraternelle. Le secours d'une infirmière de passage, très experte, lut infiniment utile et un facteur de grande sécurité.

Au dernier moment, en une demi-heure, les Allemands font évacuer les abris pour tenter de s'échapper. Il faut partir sous les fusants, vers la ville, abandonner sa maison, ses affaires. Chacune des trois filles prend la tête d'une colonne : l'inquiétude de tous ces réfugiés est immense, mais aucun n'a le sentiment d'un abandon total parce (rails peuvent dire encore : "Mademoiselle Malou, où allons-nous ? Mademoiselle Berthe, que faisons-nous ? Mademoiselle Martine, qu'est-ce que j'apporte pour le petit ?"

Ainsi joue à tous les instants de la vie, exceptionnels ou quotidiens, cette solidarité organique à quoi s'ajoute le témoignage spécial que lui apportent la pauvreté ouvrière et la vie évangélique.

L'Évangile se révèle chaque jour comme une véritable règle de vie, plus adaptée, plus précise et combien plus libératrice qu'une constitution religieuse ou un coutumier.

Quant à la pauvreté ouvrière, elle n'est pas synonyme de pauvreté religieuse. Elle est plus réelle en même temps que moins étudiée. Il ne s'agit pas tant de faire des comptes ou d'en rendre que de partager la vie de ses voisins en ne faisant rien d'autre qu'eux et cela va loin quand on est installé dans un quartier pauvre, en ce qui concerne nourriture, logement, etc.

Le prolétariat a la pauvreté de la cigale, il faut éviter à tout prix d'avoir celle de la fourmi. Ce vers quoi en définitive il faut tendre, c'est de ne pas être, devant l'instabilité générale, installés dans la vie.

Alors, vivifié par l'Évangile et la pauvreté, le secours matériel et moral- a sa plénitude d'efficacité" - car il vient du dedans : il n'est plus bienfaisance, il devient entraide. Avec le minimum de moyens on atteint de magnifiques résultats.

Mme Bernard est une voisine de la résidence. Elle a huit enfants, tous plus beaux, plus gros, plus sales, plus mal habillés les uns que les autres. Les vêtements sont en loques, les chevelures douteuses, mais jamais la faim ne s'est fait sentir.

Elle a un mari qui n'a jamais fait grand-chose, que de lui donner des enfants; il est atteint depuis plusieurs années de tuberculose. On devine que Mme Bernard ne peut pas vivre par ses propres ressources. Ses trois *fils aînés* ne l'aident guère et la ribambelle des cinq petits est une lourde charge.

Aussi toutes les assistantes sociales de Marseille connaissent-elles la famille Bernard dont chacune a eu, un jour ou l'autre, à s'occuper. Malgré les secours de ci, les secours de là, la préfecture par ci, la mairie par là, Mme Bernard n'arrive pas à joindre les deux bouts. Alors elle chante dans les rues : un enfant sur le trottoir de droite, un autre sur le trottoir de gauche, elle au milieu avec le dernier sur le bras (et un autre qui va venir au monde bientôt ...). Ces tournées ne lui plaisent guère ni aux petits, mais que faire ?

Une semaine, catastrophe : elle rencontre à deux jours d'intervalle l'assistante chef de la Préfecture, l'assistante chef du tribunal, deux maîtresses femmes, pour sûr. Elles lui font la leçon : "Enfin, vous savez bien que ce n'est pas permis de chanter dans les rues alors que vos petits ont l'âge scolaire. Vous savez bien que c'est défendu...

"Ah ! ma pauvre dame, si on ne faisait que ce qui est permis à l'heure actuelle..."

Quoi qu'il en soit, Mme Bernard est dans un double mauvais cas. Elle va chez ses voisines... Hé bien, ce que depuis dix ans toutes les assistantes n'avaient pu faire parce qu'elles n'étaient pas sur place, est devenu soudainement possible.

La crainte de perdre les secours aidant, des résolutions énergiques sont prises : on ne chantera plus pendant les heures de classe et les enfants iront à l'école. Pour plus de sûreté chaque matin ils passeront se présenter avant de partir et le soir ils viendront faire leurs devoirs.

En trois mois la famille est transformée. Les enfants illettrés se révèlent très bien doués. Mme Bernard ne touche pas plus de secours qu'autrefois, mais elle a trouvé des mains fraternelles et laborieuses pour l'aider, des cœurs aimants pour la soutenir

5. Apostolat missionnaire ou ministère paroissial ?

Depuis bientôt deux ans, je partage de mon mieux le sort de mes voisins. Je sens bien cependant toutes les déficiences de cet apostolat. Trop souvent je suis obligé de m'absenter car je suis toujours terriblement harcelé par ces fameuses réformes de structure qui se révèlent pourtant si nécessaires; la vie totalement immergée au milieu de mes voisins en souffre.

A chaque absence, ne serait-elle que de trois ou huit jours, j'éprouve à mon retour que le lien fraternel s'est détendu. Il faut, ne serait-ce que durant dix minutes, refaire connaissance. Moi-même par une lâcheté qui me fait honte, j'ai peine chaque fois à revenir dans le quartier... Comme il est plus simple de vivre dans sa cellule de couvent ! Ce ne sont pas d'ailleurs les difficultés matérielles qui me font peur. Je sais très bien qu'à peine j'aurai mis le pied au bout de la rue, - envoyant les enfants se jeter dans mes bras, les femmes et les hommes manifester leur joie de me revoir -, mes appréhensions disparaîtront. Mais ce qui est lourd, surtout quand on vit seul, c'est de se sentir tiraillé par les confidences, par les misères de chacun. Lorsque l'on s'est établi dans une vie où l'on est sans défense contre le prochain, chacun vient vous prendre, en quelque sorte, un petit bout de votre coeur.

Pendant quelque temps, j'ai un compagnon, un frère en religion qui s'insère rapidement dans la vie de la cour. Quel réconfort de ne plus être seul ! Il semble alors que la chape de plomb de la misère se fasse moins lourde. De pouvoir le soir bavarder trois minutes avant de se coucher change considérablement l'atmosphère.

Mon compagnon va travailler sur les quais; on le voit tour à tour en robe blanche ou en salopette. Nul n'en est étonné. Une voisine explique aux autres : "Tu vois, ma belle, le Père "Petiton" (c'est ainsi qu'on le distinguait de moi), il a fini ses études et maintenant il veut travailler pour comprendre la misère du pauvre monde."

Bénéficiant des larges faveurs accordées durant les hostilités, le Père a obtenu de Monseigneur la permission de célébrer sa messe le soir.

A plusieurs reprises déjà, dans ma chambre, j'avais célébré la messe. Quand on prévoyait une affluence trop grande on sortait dans la cour le lit et le poêle, tandis que sur la table où nous prenions habituellement nos repas, - la famille Antoine, mes voisins et moi, - se célébrait le repas du Seigneur,

L'hostie que l'on élevait atteignait presque le plafond, mais comme elle rayonnait en chacun des cœurs ! Qu'on le veuille ou non, combien tous se sentaient près du Seigneur jésus de l'Évangile.

Il semble que dans l'esprit de beaucoup le respect que l'on aura pour Dieu et les choses saintes soit proportionnel à leur éloignement et à la distance en mètres qui les sépare des fidèles. Comme si autrefois de voir le Christ de loin valait mieux que de toucher la houppe de son manteau !

Pourquoi y aurait-il moins de respect et de recueillement parce que l'on est plus près du Maître ?

Mais jamais je n'avais célébré ma messe aussi régulièrement que mon compagnon ne le fait, car le matin, avant son départ au travail, ce n'est vraiment pas possible. Chaque soir au contraire quelques voisins viennent et parfois ceux qui, pour une raison ou une autre, ne se

sentent pas dignes de participer au sacrifice, se font représenter par quelques fleurs qu'ils ont achetées exprès, de belles vraies fleurs de fleuriste...

Mais plus que les fleurs, elles sont belles les génuflexions bien faites mais lourdes de ce prêtre qui a travaillé tout le jour, sur les quais, et dont les gestes portent la marque de tous les fardeaux qu'il a transportés.

Le mystère de rédemption s'accomplit au lieu même où il est nécessaire.

Dehors jouent les sept enfants de la famille Valès et quand, après l'action de grâces, on se retrouve dans la cour encombrée de linge qui sèche ou de vieilles couvertures que l'on aère, la vie semble neuve à chacun.

Le soir, après souper, entre les visites des voisins, il y a catéchisme et la prière qui reprend tous les menus, faits de la journée, les joies, les peines de ce quartier de travailleurs.

Chacun y exprime son âme à sa manière, car chacun y participe. Tous savent que l'on ne vient pas pour faire plaisir au Père ou dans l'espoir de quelque bien terrestre. En deux ans bien des gens m'ont demandé des services comme cela se fait entre voisins ; des prêts d'argent nombreux ont eu lieu. Mais jamais personne n'est venu me raconter une histoire rocambolesque pour essayer de me rouler ou de me soutirer de l'argent.

Marinette est la première petite voisine avec qui je sois entré en conversation lors de ma toute première installation. Les évacuations successives nous ont laissés voisins. Elle est de celles qui viennent à la prière. Un soir elle ne franchit pas la porte mais reste dehors

- Tu ne viens pas, Marinette ?

- Non, Père, je me suis disputée avec Juliette, et je ne veux pas lui pardonner. Alors, je ne peux pas réciter "Pardonnez-nous nos offenses…"

Trois jours après, les deux belligérantes réconciliées viennent prier ensemble.

Au fond de la chambre une belle affiche d'une artiste hongroise :

Dieu est notre Père
Nous sommes tous frères
Aimons-nous les s autres.

Je sais que chacun de mes visiteurs au bout d'un moment y porte son regard : un instant de silence, une réflexion : "C'est bien vrai cela, si l'on s'aimait... ajoutent-ils...

Oui, cette vie est bienfaisante. Elle porte ses fruits. Dire qu'il suffit de franchir la Canebière pour se trouver en pleine mission sans qu'il soit besoin de faire des jours et des jours de voyage pour aboutir au Cameroun.

Oui, le rayonnement et la présence du prêtre s'étendent dans les cours et les ruelles d'alentour. La phrase classique : "Ah ! si tous les curés étaient comme vous" (à quoi je réponds non moins classiquement : "En connaissez-vous beaucoup d'autres pour en juger ?") contient un aveu qui n'est pas négligeable.

Le témoignage de vie mêlée aux plus petits, aux plus pauvres, aux plus humbles, aux plus délaissés, aux plus pécheurs est de l'Évangile tout pur. Lorsque j'attends le train et qu'un ouvrier inconnu me dévisage d'un mauvais œil, - un curé pardi, - il est bien stupéfait de voir que c'est le plus prolétaire de toute la foule qui vient, en vieille connaissance, causer joyeusement avec moi, et celui qui nie toisait de haut se sent le bourgeois dans l'affaire...

Tout cela est vrai, et pourtant l'Église, je suis bien obligé de le reconnaître, ne s'édifie pas.

Certes pour les gens, il y a au moins un curé qui n'est pas un pite-sous, ni un fainéant, ni un croquemort, ni un capitaliste, ni un agent des trusts, mais les autres ? Mais l'Église ?

Lorsque mes voisins vont, pour une raison ou pour une autre, à la paroisse, ils y trouvent un saint prêtre (je ne dis pas ce mot pour faire bien, parce que c'est la vérité) mais ils n'y trouvent pas, une communauté paroissiale pour les accueillir et ils se sentent étrangers dans l'église. Le drame profond est que le curé est aussi isolé qu'eux, mais toutes ces solitudes chrétiennes n'arrivent pas à se réunir.

Quand je célèbre une messe chez moi ou dans une chapelle spéciale, mes voisins sont à l'aise, mais lorsqu'ils passent à l'église pour les grands ailes de leur vie, ils se trouvent en face d'une administration - même quand il s'agit "d'administrer" des sacrements. Et cependant la grande église paroissiale garde pour eux l'attrait certain que procure une foule nombreuse qui se réunit.

Je sens chaque jour davantage la vérité de l'une des objections que m'avait faites l'abbé Godin au cours d'une de nos conversations : "Dans votre coin vous toucherez cent, deux cents personnes ou familles, mais toutes les autres ? Combien faudrait-il de prêtres pur trois ou cinq cent milles personnes si nous allions vivre dans ces conditions-là ?

Cette objection surprendra peut-être dans la bouche de l'abbé Godin, elle était cependant capitale à ses veux. Certes, après sa mort, les prêtres de la Mission de Paris se sont aussi implantés en plein milieu populaire sans se demander le nombre de personnes sur qui ils rayonneraient. Ne semblen-1-ils pas tomber sous le coup du reproche que l'abbé me faisait ? Lui-même, d'ailleurs, avait vécu plusieurs années une vie de ce genre-là, mais s'il en avait senti la nécessité pour se mettre à 1'unisson réel du milieu populaire, il en avait éprouvé l'insuffisance pour y implanter l'Église.

Actuellement je me heurte au même mur. Cette vie telle que je la mène m'apporte chaque jour des trésors, elle est un maître des novices incomparable : je lui dois le peu que je sais et sans elle je ne soupçonnerais même pas les problèmes qui se posent. Mais si elle pose clairement le problème, - et c'est énorme, elle ne le résout pas : le Christ a fondé une Église, une communauté, et une communauté hiérarchisée : c'est elle et non pas moi, pauvre petit bonhomme de rien du tout, qui doit témoigner… Or cette communauté aux yeux de tous c'est la paroisse. C'est elle qui doit changer...

En outre, une difficulté se présente en province qui ne joue pas à Paris. Dans nos grandes villes, heureusement, les paroisses, sauf de tares exceptions, ont gardé une taille humaine : huit, douze, quinze mille Habitants au maximum. Or dans un périmètre limité il est quasi impossible, malgré la bienveillance -absolue du curé de la paroisse où j'étais établi et la délicatesse que j'essaie de mettre dans mon action, de ne pas donner aux gens l'impression de deux églises parallèles, celle des prolétaires, des petits, celle de l'Évangile, et celle des chrétiens installés, des demi-bourgeois, celle de l'Administration.

A Paris le problème ne se pose pas de la coexistence sur un même territoire d'un clergé paroissial et d'un clergé missionnaire : dans ces monstrueuses paroisses de soixante ou quatre-vingt mille habitants peuvent bien s'installer tous les groupes de missionnaires qui voudront, rarement leur action interférera avec celle du clergé de l'église. Les uns autant que les autres sont noyés dans un aussi vaste territoire.

Ainsi de plus en plus la paroisse se révélait la grande réalité fondamentale.

En même temps dans mes études et les travaux d'*Économie et Humanisme*, je voyais les urbanistes et les architectes contemporains, français ou étrangers, redécouvrir l'importance primordiale de ce qu'ils appelaient dans leur langage technique "l'unité résidentielle", le "neighbourhood unit", la "communauté de voisinage ou de quartier".

Les travaux de Gaston Bardet précisaient les échelons communautaires qui vont du groupe de cinq ou six familles à la cité de 50.000 ou 150.000 habitants, mais dont le pivot reste "l'échelon paroissial"...

Il était rejoint en cela par les sociologues soviétiques calculant le nombre de personnes qu'un groupement social de base doit comporter.

Faut-il donc, à l'heure où tous reviennent à la nécessité de l'organisation du territoire au moyen d'unités de base bien localisées et suffisamment petites, abandonner ce dont l'Église vivait depuis des siècles sous le nom de paroisse ?

Le problème n'est-il donc pas d'arriver à infuser à la paroisse dans le quartier, tout ce qui s'est révélé élément positif dans ces années de vie missionnaire : le contact étroit, la vie solidement insérée et solidairement organique avec celle des habitants, la joie chrétienne avec son exubérance et sa spontanéité, la prédication directe, à partir de la vie quotidienne ?

Le problème n'est-il pas, avant de faire redécouvrir le prêtre, de faire retrouver le frère; avant de retrouver le frère, de faire découvrir le chrétien ; avant le chrétien l'ami, avant l'ami l'homme ?

Comme tout un chacun je connais les difficultés des paroisses actuelles. J'ai trop souffert parfois et trop rougi de leur médiocrité, de leur éloignement des problèmes réels, mais tout cela n'est pas une raison pour les abandonner.

Malgré tous ses défauts, sa misère, l'indolence parfois de son clergé et plus encore celle de ses fidèles, elle reste une grande force. Cette Belle-au-bois-dormant il faut la réveiller.

Bien sûr, elle apporte un alourdissement dans l'évangélisation missionnaire avec ses catéchismes, ses enterrements, ses cérémonies à heure fixe, mais quelles possibilités de contact n'offre-t-elle pas grâce à ces tâches mêmes.

Qu'on le veuille ou non la paroisse reste aux yeux de tous le symbole de l'Église. Si l'on n'arrive pas à lui rendre sa jeunesse, sa joie, son dynamisme, tous les autres efforts se briseront devant cet échec. Une telle oeuvre demande la coopération de tous. Elle postule que l'on arrive à faire travailler ensemble sur un même territoire clergé séculier et clergé régulier.

Fonder un ordre ou une congrégation religieuse serait illusoire, semble-t-il, et l'expérience prouve que si les ordres anciens ont mis parfois plusieurs siècles pour se scléroser, il suffit de quelques décades aux ordres tout récents.

Les associations sacerdotales ou les tiers-ordres sont le plus souvent d'une mollesse désespérante et ce n'est pas la commune dévotion des membres envers tel grand modèle sacerdotal, - un saint ou le Seigneur lui-même, - qui les dynamisera. Ce n'est pas en arrière qu'il faut regarder ensemble, mais entreprendre en équipe une action commune.

Il faut donc tendre vers une action, mais une action si profonde qu'il ne faut pas craindre de l'appeler révolution, à la manière toutefois dont Péguy entend ce dernier mot : *un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition para parfaite, tin appel d'une tradition moins profonde à une tradition plus profonde, un dépassement en profondeur, une recherche à des sources plus profondes, au sens littéral une ressource.*

En définitive, il ne s'agit ni d'un ordre ni d'une association, mais une mise en mouvement du clergé dans tout son ensemble. Dès 1941 les aumôniers de la Mission ouvrière de Paris le pressentaient.

Il s'agit de susciter un mouvement. A quoi servirait l'équipage si le bateau demeure ait port ? Un mouvement, c'est-à-dire un courant en vue de la conquête des masses et de la transformation de notre vie sacerdotale par les exigences mêmes d'un ministère en partie nouveau. Mouvement qui suppose chez les membres des équipes qui le constituent une adhésion qui prend tout entier, déborde l'organisation et les cadres juridiques, comporte une fusion des consciences, prend corps non seulement par une obéissance plus délicate aux règlements du devoir d'état sacerdotal et un attachement plus grand au ministère confié par

l'évêque, mais par la perception vive et collective des problèmes apostoliques contemporains[5].

Un mouvement qui ne s'évade pas de l'organisation actuelle, mais où, redécouvrant ensemble les conditions de vie des masses populaires, on transforme cette vie en transformant le milieu paroissial. En définitive une transformation du sacerdoce qui, au service du laïcat, transformera la classe ouvrière.

Ces idées sont familières à l'un de ces innombrables groupes où, - chaque quinze jours, le lundi, - jeunes prêtres séculiers et réguliers, nous nous réunissons en une solide amitié. Ensemble nous discutons, prions, mettons en commun et notre repas et nos difficultés. Mais dispersés à travers une ville immense comment oeuvrer ensemble ?

En tout cas nous sommes prêts.

Notre Évêque est au courant, depuis leurs premiers balbutiements, des divers essais d'apostolat missionnaire. Il a suivi tous les efforts aussi bien pour les réformes de structure, que pour la vie dans le quartier. Vers lui sont venus des jeunes gens désireux d'entreprendre un tel apostolat.

Nous attendons... Sans doute le fruit n'est-il pas mûr. Et tout d'un coup les événements se précipitent. A l'un d'entre nous une paroisse est confiée afin qu'ensemble nous y fassions équipe.

Tout va alors terriblement vite... On a presque envie de crier ou de demander à Monseigneur un sursis. Pour la fête du Christ-Roi notre chef d'équipe est installé curé.

Il est trop tôt pour parler de cette équipe missionnaire paroissiale. Le recul manque. Mais l'effort tenté depuis plusieurs années a atteint son terme : la boucle se referme : chrétiens engagés dans les réformes de structure, chrétiens engagés sur le plan du quartier, équipe sacerdotale, une nouvelle forme de missi-on est née.

Ce qu'elle a découvert, elle le sait bien, n'apporte pas toutes les solutions, mais l'alliance avec les autres missions et les autres découvertes de Paris, de Lisieux, ou de Colombes la soulève d'un grand espoir.

[5] Cf. Masses Ouvrières, n°91.

Deuxième partie

6. Prolétariat et vie urbaine

Si l'on a retracé l'historique de l'effort missionnaire poursuivi à Marseille et marqué ses principales étapes, c'était afin de dégager, à partir des faits eux-mêmes, les certitudes successives auxquelles on a abouti.

Que s'en dégage-t-il ? D'abord la nécessité de considérer l'homme non pas sous tel aspect, mais dans la totalité de sa vie, disons familièrement "sous toutes les coutures". On évitera ainsi bien des discussions stériles sur les éléments composants ou prioritaires de cet apostolat.

Ensuite s'impose la nécessité d'adopter une manière d'être et de vivre remettant les gens moins défavorisés et tout spécialement les chrétiens, clercs et fidèles, en plein courant humain. Ce qui ne signifie évidement pas qu'on invite à suivre le courant; il faut peiner à contre-courant souvent, peu importe 1 pourvu qu'on soit dedans. Donc partager les misères et les soucis du travail, les injustices de l'organisation professionnelle, vivre avec les familles, retrouver la spontanéité des relations simples, joyeuses et fraternelles qui sont le charme et la leçon de l'Évangile.

Mais en même temps se révèle la nécessité d'agir au degré de profondeur voulu, de chercher à comprendre, à disséquer le mal, d'en discerner les causes afin de porter le rem--de non dans chaque fruit malade mais à la racine même du désordre dont souffrent les corps et les âmes. Sinon notre apostolat sera toujours dépassé par les faits, et restera éternellement au stade de la pêche à la ligne et des gémissements inefficaces.

Si l'on veut donc fixer en définitive quels services l'apostolat missionnaire total doit prendre en charge, quelle part donner à l'amitié et quelle part à l'évangélisation, quelle part à la spontanéité et quelle part à l'organisation, si l'on veut, en fait, selon la belle comparaison du chanoine Tiberghien : "ni pêcher à la ligne, ni pêcher au filet, mais changer l'eau du bassin", il est indispensable d'analyser le plus exactement possible les traits essentiels qui caractérisent les grandes agglomérations urbaines et leurs répercussions sur la vie des hommes et des familles qui y sont engagés.

Dans la grande ville actuelle, l'homme est perdu. Main-d'œuvre anonyme, locataire plus anonyme encore d'un quartier sans organisation ni personnalité, il a perdu toute protection naturelle. Alors qu'un fruit ou qu'une graine sont protégés par une série de pulpes ou d'écorces, l'homme n'a plus rien. Pressé par des centaines de mille hommes qui l'entourent, il ne peut y trouver aide ni protection, encore moins affection ou tendresse.

Que l'on pense à la foule immense qui se presse sur une place trop étroite un jour de manifestation. Malheur à qui s'y trouverait avec deux ou trois enfants, père et enfants seraient vite étouffés, renversés, piétinés. Malheur même à l'homme robuste si une panique se déclare.

Or telle est l'une des images qui pourraient le plus justement traduire la vie urbaine des individus ou des familles, sans autre protection pour l'individu que l'habit qu'il a sur son dos et son habitat souvent trop mince à quatre murs de briques. Le prolétariat, c'est cela : cet éclatement et cette dislocation des milieux et des cadres naturels qui, s'emboîtant l'un dans l'autre, avaient jusque-là protégé l'homme, atténuant les chocs venus de l'extérieur.

Les milieux, c'était la famille - non pas seulement le père, la mère et les gosses - mais les parents, les frères et les soeurs et toute la série des oncles et des tantes et des cousins,

gravitant plus ou moins autour d'une maison familiale; c'était le hameau ou le quartier avec ses amis, ses habitudes, sa protection, sa paroisse; c'était aussi les gens de même métier avec son patois et ses compatriotes. Tous ces milieux étaient sources de vie : l'homme s'y enracinait comme un arbre qui trouve, à diverses profondeurs, la terre, l'eau nécessaires à sa vie, et enfin le roc auquel s'agripper.

Ces protections toutes matérielles de l'habit et de l'habitat se prolongeaient donc en ces communauté: de vie. Entre l'homme et la nation, entre l'homme et l'humanité s'interposait cette série d'échelons protecteurs. Ceci, compte tenu des réalisations plus ou moins déficientes et des égoïsmes de clocher, n'empêchait pas d'aller très loin dans le sens de l'universel : la chrétienté du moyen âge en est une preuve, quand une sève spirituelle et intellectuelle commune unissait Paris et Helsinki par exemple. Mais il n'est pas nécessaire de remonter au moyen âge : ces enveloppes protectrices ont subsisté tant que le monde est resté rural et les villes de petites dimensions.

Mais lorsque les villes se sont gonflées, quand elles ont rassemblé chaque année des dizaines de milliers d'immigrants nationaux ou étrangers, l'homme s'y est trouvé seul. Il a essayé de se regrouper parfois selon son origine commune, cela d'autant plus qu'il venait de plus loin: Polonais, Arméniens, Nord-Africains, Espagnols ou Italiens formant de petites communautés de rues ou d'îlots. Mais c'est l'exception et chacun n'en est pas moins resté perdu, livré sans défense à la masse et à la densité urbaines.

On manipule fruits et légumes en cageots ou paniers, chaque fruit séparé des autres par de la paille ou de la frisure de papier pour qu'ils ne s'abîment point. Mais l'homme vit *en vrac,* comme les pondéreux, le charbon, les rutabagas, le phosphate, écrasé, pressé, étouffé, éreinté du poids de tous ses congénères.

Où l'homme a senti le plus douloureusement cette oppression, parce qu'elle était doublée d'une exploitation plus manifeste, c'est dans le domaine professionnel. C'est donc là qu'il a songé tout d'abord à se réunir et à se protéger par le groupement. Les syndicats se présentent ainsi comme les premiers efforts pour sortir de l'anonymat et faire de leurs membres des citoyens conscients et *organisés*. Ce dernier mot a parfois prêté à sourire, il n'en est pas moins profond.

Mais cet effort, malgré les immenses travaux déjà entrepris et les résultats obtenus, n'a pas encore changé le climat social. L'on est resté, en définitive, sur le terrain du profit. Disons-le nettement : l'insécurité et l'instabilité ouvrières ne sont pas vaincues.

L'ouvrier et sa famille ne sont jamais sûrs du lendemain : tel ignore s'il aura du travail dans la demi-journée qui suit ; tous, même les ouvriers spécialisés, sont à la merci, en plus des grands cataclysmes politiques, de mille causes qui les dépassent : chômage, maladie, crises économiques, déplacements de main-d'œuvre ou de marchés internationaux, changements dus à la mode, inorganisation du travail, etc.

Dans ces conditions, aucune prévision à long ou même à court terme n'est possible : un exemple frappant est fourni par les logements ouvriers où les familles s'entassent, car elles ne sont jamais certaines de pouvoir payer dans trois ou six mois un loyer convenable. Aussi tout l'argent est-il dépensé en nourriture (et en loisirs, s'il en reste) - la notion même d'économie n'a plus de sens et ne peut en avoir le tonneau des Danaïdes serait le mythe le plus exact pour traduire ce qu'est la vie ouvrière actuelle où le salaire est dépensé au jour le jour, à peine gagné.

Un fait vécu dispensera d'insister davantage :

Un chiffonnier se rendant dans sa cabane fait une chute de treize mètres de haut et se tue; sa cabane était bâtie, en effet, sur une de ces collines qui dominent la ville : pour l'atteindre, il fallait passer par une sorte de chemin de ronde si étroit qu'on ne pouvait y circuler qu'avec

précaution en mettant un pied devant l'autre; le moindre faux pas, la moindre inattention, bref, ce qui n'aurait eu aucune importance dans un chemin ordinaire, ici c'était la culbute et la mort.

Tel est l'un des symboles de la vie ouvrière où tout est tellement juste, tellement en équilibre instable, que le moindre écart, la moindre malchance, la moindre faute, c'est la tombée dont on ne se relèvera plus. On était ouvrier qualifié, on tombe docker, puis charbonnier; à l'intérieur de ce dernier stade toute une gamme de déchéances reste encore à parcourir.

Ainsi, en plus de l'insécurité, le travail manuel de l'ouvrier chargé de famille a un caractère tragique de nécessité qui le distingue de tous les autres : R. Garric a bien fait remarquer que d'autres vies peuvent être plus remplies que la sienne, mais elles ne sont pas, comme pour l'ouvrier, sous la loi de la nécessité immédiate :

"Entendons bien tout ce qu'il y a de dur et d'absolu dans ce mot qui caractérise si fort la vie ouvrière : nous devons tous travailler, mais pour l'ouvrier, l'absence de travail, même momentanée, c'est immédiatement la misère, l'assistance et la faim.

"Comment comprendre cela si l'on n'est pas entré dans la vie ouvrière, dans son intimité, si l'on ne s'est pas assis à la table commune, si l'on n'a pas partagé, avec le pain, les soucis et les angoisses de chaque jour." *(Belleville,* p. 176).

Certes, il est bon, il est nécessaire même que l'homme soit emmaillé dans un réseau de nécessités : le fonctionnaire qui peut prendre un congé quand il lui plaît n'est pas le type idéal du travailleur. La grande déficience de nombreuses écoles de cadres ou de groupements de jeunesse a été que chefs et jeunes n'étaient pas engagés dans une tâche réelle au travail obligatoire et nécessairement réclamé.

Il y a donc une nécessité bonne qui soutient l'homme, qui est pour lui milieu vital, cadre protecteur, mais ce qui caractérise la vie prolétarienne c'est le caractère *inorganique* de cette nécessité. Celle-ci, en deux mots imagés, G. Thibon l'a dépeinte : au lieu d'être à la fois, un aiguillon et une mamelle, elle n'est plus qu'un aiguillon.

Cela ne signifie point que l'ouvrier ne gagne pas largement sa vie à certaines périodes, ni que sa table à certains jours ne soit pas mieux garnie que celle des bourgeois. Mais il vit toujours dans l'insécurité.

Ainsi le prolétaire aisé ou misérable parcourt le chemin de la vie comme un automobiliste qui n'a pas de roue de secours - la moindre crevaison, et la panne pour les autres banale devient irrémédiable.

Ce sort commun et spécial qui pèse sur les milieux ouvriers l'a fait se distinguer des autres milieux et amené à constituer une classe qui, peu à peu, a été rejetée en des quartiers séparés.

Nous avons insisté sur cette idée de vrac, sur cette absence de cloisonnements, parce qu'elle est capitale. Avec le temps, il est vrai, on a vu naître certains cloisonnements. Mais à rebours. Ils n'ont point consisté à *protéger, à encadrer* des groupes capables de se suffire ; ils ont *séparé,* pour éviter les contacts désagréables, riches et pauvres. A l'absence de milieux protecteurs s'est ajoutée la séparation en groupes territoriaux distincts : aristocrates, bourgeois, employés, prolétaires, sous-prolétaires. Il n'y a plus eu de brassage social : en fin de compte, l'instituteur pour vous instruire, le médecin quand on sera malade, ou le curé, pour le mourant, viennent du *dehors* pour soigner ou bénir.

Et l'urbanisme a failli sanctionner définitivement cette conception par la création d'un "zoning" ne distinguant pas seulement zones industrielles et résidentielles, mais à l'intérieur des zones résidentielles plusieurs catégories.

Ainsi l'on rejoint l'autre fait capital de la vie urbaine, celui du *logement.* On a tant dit et redit, écrit et réécrit sur ce sujet que l'on s'excuse d'y revenir encore une fois. On ne revient pas ici dans les descriptions ou les détails : d'ailleurs, ou bien l'on connaît de ses propres yeux la plaie du taudis ou du logement surpeuplé, ou bien on l'ignore et toutes les descriptions ne servent à rien. Or l'habitat qui répond à la nécessité du repos et de la procréation est après la

nourriture et le vêtement, le troisième besoin essentiel de l'homme. Tant que le logement restera ce qu'il est, tout effort de reconstruction ou de régénération en n'importe quel domaine sera voué à l'échec. Et ce n'est pas seulement une affaire de mètres carrés et de confort (salle de douche, chauffage), mais aussi d'éducation. Apprendre aux gens à habiter en même temps qu'on prépare les logements futurs.

L'Angleterre a vu naître une nouvelle fonction sociale : la gérante des logements municipaux enseigne à ses voisins la propreté et les rapports de bon voisinage.

L'anonymat et l'insécurité, l'absence d'ouverture sur les autres milieux éducatifs et l'absence de cadres protecteurs vont agir avec une nocivité que rien, ou presque, ne compensera sur les enfants : de là découle la crise terrible de la formation des enfants, on dirait volontiers de l'élevage des enfants. Ceux-ci ne sont *plus élevés,* éduqués. Le milieu social étant inexistant, la famille broyée, elle-même sans défense, l'enfant pousse comme une plante sauvage, passant du soleil, du bon plaisir et du "laissez-le faire, le petit, si cela l'amuse", à la tempête des gifles et des roustes.

Depuis sa naissance, son corps n'a reçu ni discipline ni habitude. Il a tété, mangé, crié, dormi, fait ses besoins, réclamé ou refusé la sucette quand il a voulu et comme il a voulu. Dès les premières semaines de sa vie son corps est devenu un tyran qu'il ne pourra plus dompter. Pour ne pas l'entendre crier on l'a porté au bras des mois durant, parfois des années, et sa soeur aînée n'a pas pu aller en classe "rapport au petit".

Quelle est la trame dont est tissée la mentalité du jeune ouvrier D Il va falloir décortiquer toute une série de couches et d'enveloppes pour découvrir ce jeune de 14 ans qui se croit un homme, du jour où il a mis un pantalon long et qu'il a commencé à assurer un travail salarié.

Son éducation a été faite par chacun et par personne : l'école très peu, un peu aussi sa famille, davantage la rue et les copains, le bar, plus que tout, le cinéma. Ceux qui sont instruits sont ceux qui ont le certificat d'études seule une intime minorité sait rédiger; à 14 ans la plupart sont illettrés ou le redeviennent vite. Tous ne connaissent la géographie ou l'histoire, que par les actualités : "Oui, c'est vrai je l'ai vu dans Ben Hur" affirme un garçon à deux autres qui discutent sur les souffrances des peuples anciens, ou encore : "je ne comprends le journal que depuis que je vois les actualités."

Cette éducation est à la source de ce curieux mélange de délicatesses très réelles et de chapardages; la joie et la fierté au travail des premiers mois de travail sont remplacées bientôt par le mauvais rendement volontaire, "afin de ne pas donner de bénéfice au patron". En fin de compte pour eux-mêmes s'explique ce renoncement à tout ce qui élèverait, cette acceptation de leur infériorité intellectuelle, tandis cependant qu'ils disent à leur jeune frère d'aller à l'école, de se faire un homme et de ne jamais devenir " un bougre comme moi".

Sur cette éducation à tous les vents se greffe une connaissance écoeurante de la vie, par en bas : une semaine après l'entrée au travail, les jeunes gars sont mis, par les hommes et les femmes mariés, en face des réalités qui sont grandes en elles-mêmes mais ternies par les propos dégradants qui les expriment. A 12 ans, pour un bon nombre, à 14 et 16 ans pour la majorité, ils n'ignorent rien de la vie sexuelle. Véritablement grisés par la découverte de l'amour physicien ils fréquentent filles et maisons spéciales avec assiduité. En dehors même du plaisir qu'ils y cherchent, une nouvelle couche d'influences vient marquer leur être car leur imagination est frappée par les habitudes de ces lieux.

Mais ensuite vient la tristesse du jeune qui n'attend plus grand-chose de nouveau de la vie : il a conscience d'avoir atteint le sommet. Ce qui arrive aux autres hommes à 35, 40, 50 ans, lui le connaît à 16 ou 18 ans. Il renonce pour le reste. La volonté est amortie, et si elle cherche à s'affirmer, c'est moins pour être que pour paraître plus habile et meilleur praticienne du système "D". Il veut être un "dur" et supporte mal le "tu" quand il lui semble traduire un

amoindrissement ou une infériorité. Cela, ainsi que la casquette "allure ouvrière" de la semaine, le chameau mou le dimanche et la cigarette, qu'est-ce, sinon ce désir de virilité faussé et qui n'ayant pas trouvé son terrain propre (en tous les sens du mot) d'expression se manifeste en des signes extérieurs.

Les meilleurs seuls chercheront dans la politique communiste ou le christianisme un dépassement, une mystique ; ils feront des militants. Les autres y apporteront la secrète rancune de leur vie ratée. La fondation d'un foyer sera la dernière planche de salut, mais trop d'habitudes, trop de déceptions, trop peu d'espérance surtout se sont accumulées pour que l'étincelle d'un amour, alors sincère, embrase leur vie.

La jeune travailleuse est-elle moins complexe ?

Il ne semble pas.

A 14 ans la fillette commence sa vie d'ouvrière. Elle prend la première place qui se présente sans tenir compte de ses goûts ou de ses aspirations. Là aussi les nécessités de la vie et de la famille sont les plus fortes.

Apprentie, elle fait toutes les courses de l'atelier, le ménage de la patronne, les queues, promène le chien. Si elle ne sait se défendre elle est la tête de turc en attendant qu'une autre la remplace. Il est rare queue puisse travailler à son métier. Pour progresser il lui faut changer d'atelier. Elle réagit rarement dans cette première période qui dure un an et demi à deux ans.

Psychologiquement et moralement elle aussi va se heurter à l'atmosphère hypersexualisée de l'atelier. En usine deux jours suffisent pour "dessaler une gosse". A l'atelier il y a plus de vernis et pourrait-on dire de tact, mais la souffrance et le déséquilibre n'en sont pas moins vifs.

Certaines se replient alors sur elles-mêmes, d'autres s'abandonnent et bientôt, avec les premiers fards, et pour être à la page, font la connaissance d'un jeune qui payera le ciné et les fantaisies. Pour rester honnête il faut dans certains milieux être héroïque.

Certaines, qui ont le certificat d'études pour bagage intellectuel et veulent s'élever, suivent les cours du soir, mais à quel prix - sortir de l'atelier à 7 heures du soir, aller au cours de 7 heures et demie à 8 heures et demie. Rentrer chez soit à 9 heures, souper, préparer la cuisine du lendemain, coudre, entretenir les vêtements, et l'on se couche à minuit ou une heure.

Pour un grand nombre la maison, avec son ménage, sa vaisselle, ses travaux qui gâtent les mains sont une deuxième journée de travail et elles s'en dégoûtent d'autant plus que les commodités ménagères son absentes du logis.

Si l'on compare filles et garçons on pourrait dire que les garçons restent davantage dans la médiocrité, les filles se partageant davantage en deux groupes : une petite minorité issue généralement de familles nombreuses et remarquables de dévouement, de tendresse, véritables éducatrices, mais une grande masse sans grand-chose dans la cervelle.

Parmi ces dernières la maternité en formera quelques-unes, mais bien peu y sont préparées.

Ainsi garçons et filles entrent dans la vie sans bagage professionnel ou technique, mais plus encore sans caractère ni volonté. Ce n'est point de leur faute : où les prendraient-ils ? Le dilemme semble donc souvent être celui-ci : ou bien laisser les enfants à des familles incapables, dans le taudis, la crasse, la négligence et l'insécurité, de les élever, ou bien les enlever à leur famille, ce qui équivaut à briser le seul lien qui enracine l'enfant à une réalité profonde et prépare des générations de quasi-orphelins.

Une seule solution est possible, qui refuse le dilemme: laisser l'enfant dans sa famille, sauf indignité caractérisée, mais aider la famille à assurer ce queue devrait normalement pouvoir donner, en le réalisant à sa portée.

Cette vie dramatique et déracinée de la famille ouvrière a eu pour conséquence la création du *service social.* C'est bien en effet dans un but d'aide à la famille à qui il devait apporter

une présence, en vue de l'éducation des enfants qu'il voulait faciliter, du logement à améliorer, que le service social a œuvré durant les premières années avec d'autant plus de compréhension qu'il était dirigé par des femmes formées par l'expérience et le don d'elles-mêmes à la vie populaire.

Or aujourd'hui le service social se révèle souvent peu efficace. En résumé, pourquoi ?

D'abord parce qu'il a perdu le contact avec les familles : ainsi en son premier stade, le service social a évolué vers l'entreprise, abandonnant son organisation territoriale par secteurs de quartiers. Il avait débuté par les infirmières visiteuses de l'enfance qui allaient à domicile dans un quartier ou une zone déterminée. Il dépendait alors d'un œuvre ou d'un service d'hygiène. Certaines entreprises industrielles, devant ses bienfaits, l'avaient adopté, mais il restait inchangé dans son essence. Ensuite, après avoir gravité autour de l'entreprise, il s'est spécialisé à l'intérieur de celle-ci : abandonnant la famille du -travailleur et son cadre, le logement, il s'est tourné vers le travailleur dans son cadre, l'usine. En dernière analyse, est née ainsi la conseillère du travail. Et l'on a pu entendre cette réflexion faite à des conseillères par un inspecteur du travail chargé de leur donner des directives : "Mesdemoiselles, il y en a encore beaucoup trop parmi vous qui vont visiter les familles. "Combien, parmi les assistantes des nouvelles générations, ont gardé le contact profond avec les familles ? Une enquête nous permet d'affirmer qu'il y en a de moins en moins.

Ensuite le service social est devenu trop administratif, trop centralisé. Enquêtes, papiers à remplit, questionnaires se multiplient au détriment des vrais contacts humains. Il contrôle plus qu'il ne soulage, il distribue plus qu'il n'éduque. Parce qu'il dépend d'un patron ou d'un office public, on se méfie de lui. On n'a guère confiance en une chose qui est entrée tout à coup dans votre vie, et qui dépend, dans son existence, de ceux qu'on aime le moins et dont on craint l'espionnage : le patron et l'État.

Enfin dans le social actuel, l'homme, ou plus exactement la famille, est coupé en morceaux. On ne le voit plus en entier. On voit naître ainsi toute une série de services qui n'envisagent qu'un aspect de la question : Maison de la mère, Maison des chômeurs, Maisons des prisonniers, etc... En admettant que chacune corresponde à une nécessité, il n'en reste pas moins qu'aucune ne s'occupe de l'homme total dans son milieu de vie habituel.

En outre, comme ils soulagent en aiguillant vers des placements divers, les services sociaux tendent à dissocier la famille à l'intérieur même de celle-ci : le garçon dans un centre d'apprentissage, la fille en préventorium, le bébé à la crèche, la grand-mère aux vieillards, qui restera-t-il au foyer ? En certains cas peut-être, de tels placements sont inévitables, mais ils ne devraient être qu'un pis-aller lorsqu'aucun autre moyen d'aboutir ne se révèle possible. Mais justement tant que le service social agira du dehors, on ne voit pas quels autres moyens on trouverait pour dépanner les intéressés. Ainsi, et parce qu'il agit de l'extérieur et d'une manière fragmentée dans l'espace et dans le temps, le service social ne peut qu'essayer d'atténuer de son mieux, et après leurs apparitions, les misères qui lui sont signalées. Il n'a que rarement fonction préventive. Il saisit le mal en ses multiples fruits au prix du dévouement des assistantes et de leur inlassable patience de Pénélope. Mais il ne supprime point la cause du mal. Il n'améliore pas l'état général du malade, ce qui le guérirait du même coup de ses multiples infirmités.

Enfin il peut difficilement s'épanouir en une œuvre éducatrice, par manque de temps et de présence. Et c'est l'obstacle le plus profond que celui de ces visiteuses interchangeables, n'ayant en général aucune attache dans le quartier, aucun local permanent : plus on multipliera les services (avec toutes les formalités administratives inhérentes), plus les gens se sentiront isolés, plus s'accentuera le fossé entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent.

"L'exemple de certain parti politique d'avant guerre est concluant à cet égard. Son effort strictement basé sur le plan des oeuvres n'a abouti qu'à susciter l'ingratitude populaire et la solidarité des classes bourgeoises.

"Ceci s'explique très bien. La bienfaisance est blessante pour celui qui en est le bénéficiées Elle ne suscite un élan de solidarité que chez ceux qui donnent ou qui aident, chez ceux qui se dévouent. D'où l'échec des oeuvres de ce parti dans les milieux populaires (qui recevaient) et son succès dans les milieux bourgeois (qui se dévouaient).

"Les mêmes raisons expliquent le succès des partis marxistes. L'effort de leurs services d'œuvres était inclus dans le grand mouvement de réorganisation sociale qu'ils préconisaient. L'œuvre perdait son caractère de bienfaisance pour devenir un élément de construction dans la cité future. Dès lors les oeuvres faisaient corps avec les idées auxquelles on les sentait rattachées." (G..., document inédit.)

Les anciens Grecs aimaient à parler du "*sunèmérein*" comme d'une caractéristique de l'amitié : le vivre à longueur de journée ensemble. Etre heureux ensemble, malheureux ensemble, cela seul peut faire tomber le mur d'inimitié dont parle saint Paul.

C'est l'exemple devenu classique (mais il faut y revenir) du village d'autrefois : lorsque la grêle tombait, tous les paysans du village étaient atteints et se lamentaient ensemble. Mais quelqu'un gémissait encore plus - c'était le commerçant car il savait bien que les paysans se débrouilleraient toujours pour se nourrir, mais lui, si la récolte était mauvaise, qui viendrait acheter ?

Ainsi la grêle était ressentie plus durement encore par celui qui, au village, ne possédait aucun champ. Mais aujourd'hui, l'instituteur, l'assistante sociale ou même le curé, il peut bien grêler tant qu'il voudra, leurs appointements, maigres ou gros, peu importe, n'en sont pas moins assurés à la fin du mois.

C'est pourquoi toutes les analogies, toutes les métaphores tirées du corps humain ont une telle importance dès qu'il s'agit d'une société humaine.

La tête et les membres ne sont pas seulement l'image classique de la communauté de destin mais la clef qu'il faut appliquer pour résoudre tous les cas. Et un corps, à l'image d'un vivant, ne peut être créé qu'à partir d'ensembles suffisamment petits à base de contacts directs.

Ainsi l'aide que l'on sera tenté d'apporter, sous quelque forme que ce soit, matérielle ou spirituelle, réclame toujours pour être acceptée et efficace, sinon l'égalité des conditions matérielles, du moins la communauté de destin, et celle-ci à son tour suppose la présence. Le peuple pas plus que personne ne sera jamais sauvé du dehors.

Cette notion de communauté de vie, de destin[6], est trop importante pour être passée sous silence. Elle est la pierre de touche qui permet de discerner si l'on est en climat humain ou non, si la vie sociale peut fleurir dans le groupe envisagé. Elle suppose deux choses : une certaine similitude, une ressemblance, mais surtout une interdépendance, une solidarité organique : la première est celle qui existe entre deux hommes d'une même classe sociale, la seconde relie par exemple un marin et son capitaine sur un même navire.

Or près de trois ans de vie dans les quartiers pauvres ont abouti à la certitude que l'insertion très étroite dans la vie du quartier et le contact journalier et familier avec ses habitants permettent d'atteindre sans artifice et comme naturellement, de relever "du dedans" les populations qui s'y trouvent. Si l'on n'accepte pas de laisser la société dans la structure actuelle inhumaine, il faut d'abord étudier de manière réaliste les conditions générales de vie des hommes, afin de voir clairement les remèdes réellement efficaces et possibles pratiquement; mais il faut aussi avoir les instruments qui appliqueront ces remèdes et les feront pénétrer dans la masse. Or seule l'installation dans le quartier d'un organisme vivant de sa vie et à son rythme permettra de déceler avec certitude les conditions économiques et sociales générales ou propres à chaque groupe qui replaceront l'homme dans les milieux naturels équilibrés (famille, quartier, cité, région, profession). A plus forte raison s'il faut non

[6] Cf. *Economie* et *Humanisme* n° 5, G. THIBON, La communauté de destin ou le volume *Caractères de la Communauté, p.* 35-49.

seulement apporter une solution théorique à ces problèmes et à ceux du logement, de l'urbanisme, de l'éducation et de l'apprentissage ou des loisirs, mais passer à l'application, seule la résidence permanente en sera capable, car seule elle est à portée des maux et des remèdes : ici comme en philosophie ou partout ailleurs "l'action à distance répugne".

7. Prolétariat et vie religieuse

A ne considérer que les traits positifs de la vie urbaine, on pourrait en rester là et ne point parler du facteur religieux, tant il tient peu de place dans la vie réelle des masses. Sur cent personnes, quatre-vingt-dix sont peut-être baptisées, mais dix seulement font leurs Pâques plus ou moins régulièrement, deux ou trois sont vraiment conscientes et éclairées. Et cette moyenne comprend les quartiers bourgeois. On ne peut en dire autant de cent personnes qui se trouvent par exemple dans un tram de banlieue...

Dans les paroisses ouvrières de quinze à vingt mille habitants, mille, au très grand maximum, sont touchés par l'Église : ce sont les sympathisants ; quatre ou cinq cents fréquentent la messe du dimanche, soit un sur quarante.

Un adulte qui, depuis son enfance, passe tous les jours devant, n'a jamais eu l'idée de franchir la porte de ce local qu'on nomme église. Que s'y trouve-t-il à l'intérieur, il n'en a aucune idée : des bancs, des chaises, une piscine ? Il est aussi ignorant que nous le sommes d'un temple shintoïste... Mme Durain est française, baptisée - elle est de la Drôme, mais a vécu toujours à Grenoble et à Marseille. Elle a quarante ans, trois enfants. Paulot le garçon cadet est scout. Elle assiste à la promesse de son fils et à la messe en plein air qui l'accompagne. Après la cérémonie elle interroge une voisine qui l'accompagnait :

- Dis-moi qu'est-ce que c'était cette petite pastille que le curé a donnée à chacun qui s'est mis à genoux ?

On lui explique l'hostie et la communion :

- Ah ! voilà ce que Paulot a reçu quand il avait fait sa première communion...

Et c'est cela ce que signifie souvent le "je suis chrétien" que l'on entend : "je suis chrétien c'est-à-dire de race blanche, ni musulman, ni juif, je ne suis pas d'idée opposée à l'Église au point de refuser de faire faire à mes enfants ce que mes parents ont fait pour moi : j'ai gardé une vague religiosité.

Etre chrétien veut dire : "je ne suis pas contre".

Le prolétariat est un peuple païen à superstitions chrétiennes. Ces superstitions s'appellent baptême, première communion, mariage, enterrement. Certes, on aimerait mieux croire à Dieu que n'y point croire comme cela arrive de fait. Mais comment croire ? A l'église, on entend toujours les mêmes disques et les mêmes rengaines dans un patois de Chanaan. Et cette Église où l'on devrait au moins trouver une Société qui vous délivre de l'isolement et du cloisonnement factice, elle vous laisse apparemment dans la même solitude et renforce les cloisons étanches de tout le poids de ses tentures de ses cierges et de ses classes.

On garde pourtant, en attendant qu'elle soit tout à fait morte, la nostalgie de Dieu au fond du cœur. Alors, on est reconnaissant à ceux qui, non par leurs paroles, mais par leur vie, vous rendent des raisons de croire et d'espérer en Dieu. Mais où les trouver, ces gens qui prêchent sans paroles ?

Mais existe-t-il seulement quelques antennes pour le surnaturel, quelques pierres d'attente du sentiment religieux, le rejeton sauvage où viendra se greffer la Grâce ?

Beaucoup de militants ouvriers sentent bien à l'heure actuelle qu'on a besoin de ce qu'ils appellent "des réformes morales" devant le scandale de la prostitution, du primat de l'argent. Mais, pour eux, le remède est simple : il suffit de changer de gouvernants ! Il y a loin de là à

une amorce pour le spirituel. Je ne crois pas que cela puisse constituer une "antenne" à proprement parler.

Vivant dans la mécanique, ils considèrent le corps comme une mécanique. La propagande matérialiste venant se greffer là-dessus, ils ont une explication du monde qui leur suffit. Ils se sentent enfermés dans un monde froid, impitoyable, et ils n'ont pas de réactions naturelles contre ce mécanisme fatal. Ils aspirent seulement à faire changer les conditions matérielles de vie, à briser le déterminisme qui les opprime, pour en devenir à leur tour les bénéficiaires

Ces considérations paraîtront à certains pessimistes. Je n'oublie cependant pas le grand soulèvement qui depuis cent ans a surgi au sein du mouvement ouvrier. L'émancipation du peuple par ses propres meneurs a donné naissance à des héros, à des martyrs, à des saints.

Que l'on relise l'histoire des "martyres de Chicago" qui furent en 1886 à l'origine du Premier mai. Que l'on reprenne ces lettres récentes des militants – ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas – fusillés sous l'occupation et qui viennent d'être publiées. Nous y trouvons beaucoup plus que des antennes vers le surnaturel, nous sommes en plein surnaturel : "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime…"

Ainsi, ce qu'il y a de plus authentique vers un dépassement et une mystique se réalise chez les non-chrétiens dans le communisme et dans le syndicalisme.

Mais le fait de tels meneurs reste quand même très peu fréquent. La grande masse en est absente, et l'on n'y trouve plus grand-chose.

C'est parfois le sentiment de la dignité humaine. Quand on arrive à traiter même un sous-prolétaire comme un homme, à lui rendre vraiment sa dignité humaine, en même temps qu'un sentiment de reconnaissance, il y a en lui une sorte d'élan vers des réalités plus grandes. Il échappe à l'oppression impitoyable de la vie mécanique. Il se redresse. Il reprend foi en lui-même.

Le désir de justice sociale pourrait-il être considéré comme une antenne pour le spirituel ? je ne crois pas qu'il y ait dans la grande masse prolétarienne le désir de justice sociale. Il n'y a guère plus qu'une vaste revendication collective assez floue. Le monde, l'humanité, on "s'en fout". Les Boches sont des salauds, les Américains aussi. Il n'y a que les Russes, et encore, il ne faut pas les juger d'après les hommes.

L'honnêteté, la loyauté seraient-elles une "antenne" ? On n'en a plus conscience. Inutile donc d'en parler le système D est roi.

Le désintéressement frapperait, mais à la longue.

Travailler pour la grandeur, pour le bien de la patrie pourrait être un point de départ plus solide. Les communistes ont beaucoup travaillé sur ce point. En raison, cela pourrait être une force;'en fait, je ne le pense pas. Des conflits récents dans une usine de Marseille ont prouvé que le sentiment du travail pour la grandeur du pays était moins fort que le désir de n'être pas d'accord avec "les patrons", et moins fort encore que celui de "ne pas se fouler".

Le peuple plus que quiconque est capable de générosité. Pourtant, il ne faut pas tabler sur ce sentiment d'une façon permanente pour la grande masse (pas plus que n'importe qui).

La maladie et la misère ? Elles détournent infiniment plus du surnaturel qu'elles n'y mènent ceux qui n'en ont aucun souci.

Du positif ? Solidarité réelle, désintéressement profond existent dans la classe ouvrière c'est certain. Cela pourrait constituer une antenne.

Un point sur lequel on pourrait s'appuyer aussi, c'est que dans cette grande masse d'hommes rapprochés par la même impitoyable vie mécanique, on n'a pas l'impression d'avoir des équipes d'amis, de vrais copains...

Deux choses restent, comme une petite flamme assez passagère : l'amour d'abord. Quand, après toutes les saletés de la jeunesse, on est sur le point de fonder un foyer, une flamme

s'allume dans le coeur. Il y a là un moment où les jeunes gens sont accessibles à une vie plus haute. Et un sentiment beaucoup plus profond: le sentiment paternel, le sentiment filial. Quand on voit un ouvrier qui a gardé un souvenir pur de ses parents, on peut être certain que la greffe de la grâce prendra. On a une base solide. Mais encore faut-il que ce souvenir filial soit intact et pur. S'il a été associé à trop de scènes, à trop de coups, à trop de misère, il n'y a plus grand-chose de solide.

Finalement, peut-on dire qu'il y a dans le peuple des antennes pour le surnaturel ? Je crois qu'il faut répondre non. Il y a au contraire dans les âmes le sentiment d'un grand vide. Mais ce vide même c'est énorme car lorsque Dieu voit une âme vide, Il se précipite pour la remplir et l'Évangile prendra profondément en elle. Rien de positif donc, le simple vide, mais le vide creusé dans l'homme par la faim et la soif. Ce que les théologiens appelleraient une "puissance obédientielle".

Il faut que les apôtres qui vont porter l'Évangile soient vraiment capables de remplir ce vide.

"Le christianisme n'est plus le levain qui fait fermenter le monde", constate le P. Schulte dans *le Prêtre d'aujourd'hui*[7].

Nous ajouterons : ce n'est point que le levain ait perdu de sa saveur, mais par contre, c'est qu'il n'est plus mélangé à la pâte et qu'ainsi il ne se traduit plus en action. Malgré leur âpreté, certains extraits du P. Schulte aideront à exprimer les constatations faites dans ce domaine :

"On continue les traditions, sans se demander s'il ne serait pas plus utile aujourd'hui de savoir si à ce déploiement de forces et à cette dépense de temps répond le succès, et si un changement fondamental ne serait peut-être pas indispensable[8]."

"Ici et là, on semble partager le point de vue de ceux qui vont jusqu'à dire :

"La mentalité matérialiste des masses ne pourra être surmontée qu'après qu'elle se sera développée jusque dans ses plus extrêmes conséquences et se sera ainsi détruite elle-même. Les prêtres peuvent contempler cette évolution en toute tranquillité d'âme. Certainement la mentalité matérialiste actuelle de nombreux milieux conduira à la longue les hommes à l'abîme. Mais nous nous ferions de terribles illusions si nous croyions que les masses reviendront plus tard d'elles-mêmes, comme l'enfant prodigue de la parabole, avec repentir et douleur, à l'Église. Si l'on ne réussit pas à approcher la génération actuelle, les générations futures qui grandissent en dehors de l'influence de l'Église seront incomparablement plus difficiles à atteindre. Elles seront élevées dans la haine et le mépris pour tout ce qui est Église et prêtres. Et comment pourrions-nous rester dans une attitude passive et expectante devant la misère religieuse et morale d'un si grand nombre[9]. ?"

A la suite d'une conférence du P. Schulte, un homme qui se déclara ouvertement comme un chef communiste demanda la parole. Il s'exprima à peu près ainsi: " S'il était possible de gagner les hommes aujourd'hui aux idées exposées par le conférencier, nous n'aurions lias besoin de communisme. Alors il y aurait pour toutes les classes et toutes les professions l'égalité sociale. Mais croyez-vous, dit-il en se tournant vers moi, que vous pouvez avec tous vos discours et toutes vos conférences changer la mentalité des hommes d'aujourd'hui ? Si cette nuit une famille d'ouvriers circulait dans cette ville, sans ressources et sans abri, est-ce que parmi tous vos auditeurs qui se disent bons catholiques et ne manquent pas un seul dimanche d'aller à la messe, il s'en trouverait un seul pour vouloir partager son logement avec cette famille ? Et s'il y en avait un pour le faire, est-ce que les gens bien ne se moqueraient pas de lui ? Connaissez-vous un industriel chrétien qui, cache sous trois chaudes couvertures, et entendant ces malheureux sans abri errer dans les rues, se lèverait pour, au moins, leur donner

---

[7] P. SCHULTE, *le Prêtre* d'aujourd'hui, Éditions Salvator.
[8] Op. cit., p. 279.
[9] P. SCHULTE, *le Prêtre d'aujourd'hui* p. 253.

une de ses couvertures ? Certainement non, malgré vos conférences. Nous, nous avons une mission à remplir...[10]"

"Il ne suffit pas de parler, mais il faut donner l'exemple. L'auxiliaire de Cologne, Mgr Stoffels, au cours d'une promenade avec un ami, s'arrêta devant un groupe de maisons dans un quartier ouvrier et dit avec un accent douloureux Si nous pouvions nous décider à quitter nos appartements et à devenir ouvriers avec les ouvriers, comme nous paraîtrions tout autres aux yeux des masses à l'instant même. Notre tacon de vivre leur rappelle trop les habitudes et les besoins des représentants du capital[11]."

Ainsi, plus encore que le point de vue économique et professionnel, le point de vue religieux exige impérieusement cette communauté de vie et de destin partagé avec les classes populaires.

On pourrait, semble-t-il et en négligeant bien des nuances, distinguer trois grandes périodes dans l'histoire de l'Église[12].

Dans les tout premiers temps, l'Église, sans puissance, ni ramification, n'avait aucune possibilité de prendre position sur les problèmes sociaux généraux qui se présentaient au monde : délaissant les questions de structure, elle ne s'insérait pas moins, par l'institution des diacres, les services rendus au prochain, les collectes, l'hospitalité vis-à-vis des étrangers, de ceux qui sont en état d'infériorité... etc..., dans la vie journalière et sociale d'alors. Les épîtres catholiques, surtout l'épître à Diognète, le révèlent assez.

Par le brassage des classes aux assemblées religieuses et aux repas en commun, par la preuve vécue de l'égalité devant Dieu qui en résultait, la question sociale trouvait, non pas toute, mais une grande partie de sa solution. Que l'on s'imagine, quand on connaît la situation des esclaves dans la Rome d'alors, ce que pouvait représenter aux yeux de tous une réunion où fraternisaient sur le même plan, dans le coude à coude de l'agape, dans la foi et la cérémonie, la riche Romaine et celles qui n'avaient même pas la propriété de propre corps, ou le patricien et l'esclave, infiniment plus séparés encore que ne le sont aujourd'hui un soutier ou un docker charbonnier du président directeur d'une grande compagnie de navigation. Que serait aujourd'hui une réunion où, non point dans la bienfaisance mais dans l'amour, se rencontreraient une grande bourgeoise élégante et une chiffonnière des bas quartiers ?

Le moyen âge a intensifié ces humbles tâches : droit d'asile, rachat des captifs, des ponts, exploitations agricoles, industrielles (les chartreux sont aussi maîtres de forges), permettaient d'équilibrer la vie économique d'une région et de ses habitants.

Chaque couvent ou collégiale était un foyer de civilisation en même temps que d'apostolat : la culture du sol et celle de l'esprit marchaient de pair.

Devenue forte et puissante, l'Église, pouvant s'élever à des considérations générales et à une doctrine sociale, se devait d'intervenir également sur ce plan.

A l'heure actuelle l'Église jouit d'une autorité et d'une puissance que n'avaient pas les premières Églises, elle a donc le devoir d'agir sur le plan général: elle ne peut pas sans trahir rester "comme si elle ne voyait et ne comprenait pas[13]" et doit prendre position au plan même des gouvernements quand elle constate que "la vie chrétienne est pratiquement devenue impossible pour la grande masse[14]", mais - et là est tout le drame - à la différence du moyen âge, l'Église d'aujourd'hui ait plus l'affection ni l'audience des masses. Celles-ci au contraire,

---

[10] P. SCHULTE, *le Prêtre d'aujourd'hui*, p. 240.
[11] Op. cit., p. 240.
[12] Il est spécifié une fois pour toutes que par Eglise, nous n'entendons pas le seul clergé, mais l'ensemble des chrétiens : un corps vivant ne respire pas seulement par ses poumons, mais aussi par ses pores.
[13] S. S. Pie XII, Message de Pentecôte 1941.
[14] Ibid.

lui demandent de quel droit elle intervient et prétend diriger de haut la vie spirituelle et morale d'un peuple à qui elle n'est plus mêlée dans le détail journalier de la vie et le gain quotidien du pain familial.

N'ayant plus l'occasion de remplir son rôle de nourrice et de mère, son rôle doctoral devient insupportable : cette tendre mère apparaît comme une gouvernante étrangère, sa charité comme une aumône offensante.

Mais quel est donc ce rôle maternel de l'Église ? Que fait une mère pour les siens ? Certes, elle leur apprend à certaines heures les vérités les plus sublimes du coeur et de l'âme, mais elle pourvoit aussi aux besoins essentiels et toujours renouvelés du vêtement, de la nourriture et du logement ; elle veille à la guérison des malades, atténue les conséquences de telle ou telle "bêtise".

Il semble donc qu'il serait bon, qu'il est même indispensable que l'Église se montre au prolétariat penchée sur la vie entière et quotidienne des masses, ouvriers en chair et en os, non pas seulement sur le plan doctrinal, mais dans la pratique marine de cette vie journalière : embauche, salaires, conditions de travail, de sécurité et de stabilité, nourriture, logement, etc... Comme les moines laboureurs et défricheurs d'autrefois, mais sur un autre domaine.

A ce plan "Providence mise à portée des faibles et des besogneux" l'Église ne se mêle ni de gouverner, ni d'administrer à la place de ceux qui en oit la charge mais elle redevient le levain étroitement mêlé à la pâte, qui la fait lever toute et non plus seulement quelques pains destinés à la table des chefs ou de l'élite.

Cette aide matérielle que l'Église n'a certes jamais cessé de donner : orphelinats, dispensaires, crèches, garderies, petites-sœurs, gardes-malades, en sont la preuve. Mais justement la forme de ces oeuvres a peu changé depuis plusieurs siècles et beaucoup d'autres qui existaient ont péri faute d'adaptation.

Ce qui s'est conservé est ce qui est proprement féminin, mais ce que faisaient chevaliers, évêques, abbés ou moines a disparu - droit d'asile, rachat des captifs, construction de ponts, trêve de Dieu, justice rendue aux pauvres, force mise au service du droit de l'opprimé, protection efficace et réelle des infortunés, même s'il fallait s'élever en face de tel chef de cité; en un mot ce qui est la part des hommes dans les œuvres de miséricorde, tout cela, faute d'être renouvelé avec les nouveaux besoins humains, est tombé en désuétude.

Serait-ce pour autant une insertion illégitime dans le temporel ? Non, car il s'agit ici d'aider les gens au plan de leurs actes humains journaliers dont dépend leur salut; si l'Église a le devoir d'apprendre aux hommes à se détacher des biens qu'ils possèdent, elle n'en a pas moins l'obligation de veiller à ce que toutes les créatures aient leur place dans la création avec la possession de ce minimum vital personnel et familial que Dieu a assigné à chacune d'elles pour lui permettre d'accomplir sa destinée.

Si l'on admet ces prémisses, quels sont dans la pratique, et actuellement, les obstacles qui s'opposent tout ensemble au rayonnement civilisateur de l'Église et à son apostolat proprement dit ? Qu'est-ce qui fait écran entre le peuple et Dieu ?

Il y a tout d'abord cette conviction que l'Église, c'est les riches, les patrons, les puissants, le gouvernement. De même que l'ouvrier lie croira jamais que l'entreprise où il travaille ne réalise pas d'énormes bénéfices, et lui montrer tous les bilans de la terre ne le sortira pas de cette conviction, mais qu'il faut réorganiser les usines de tout autre manière, de même le peuple ne croira pas (et il ne peut pas croire, si un changement n'intervient) que l'Église est la maison des pauvres, celle où le riche entre plus difficilement que le chameau par le trou d'une aiguille, et que la première béatitude est celle des petits et des humbles, s'il ne voit pas cette maison se faire accueillante à l'ouvrier, s'il ne constate pas qu'il est réchauffé, défendu, protégé, si les hommes de cette Église ne s'occupent pas de la trame de sa vie.

Pour le peuple, le prêtre n'est plus l'homme de la vie, mais celui de la mort, celui qui apparaît entre le corbillard et les employés des pompes funèbres... "un caporal de croque-morts", dit-on, et certes, les sacristies des églises, avec au mur les cartons et affiches publicitaires rappelant l'aspect administratif et fonctionnarisé des actes du culte, ne sont pas faites pour les détromper.

On retrouve exactement, mais poussée à l'extrême, la situation décrite par saint Jacques dans son épître : "Le danger pour l'Église n'est plus ni le juif ni le païen, elle est le riche qui fait que le nom du Christ est blasphémé", l'homme qui distribue de bonnes paroles à ceux qui ont faim.

Cela, on ne le dira jamais assez. Les exemples abondent: allant un jour dans une ruelle où je n'avais jamais pénétré encore, je rencontre une femme qui allait rincer son linge à la fontaine. En la croisant je constate une telle consternation peinte sur son visage que je lui demande :

"Mais, madame, qu'est-ce qui se passe ? Y a-t-il un malheur ? "La réponse jaillit avec angoisse : "Qui est-ce qui est mourant pour que vous veniez ici ?"

Et voici un autre témoignage :

"Les curés, ils ne viennent pas pour l'amitié, ils ne viennent que pour les enterrements. Ils montent bénir le corps si on donne 35 francs. Sinon ils ne montent pas."

Avons-nous encore des oreilles pour entendre ce que disent les classes populaires ?

Le curé, c'est dans le Midi, le "*pite-sous*", expression que l'on peut méditer, car elle indique à la fois la médiocrité du résultat et la persévérance inlassable du pêcheur à la ligne qui espère toujours que ça va *piter*".

Une autre définition verte et authentique: " Le curé c'est l'homme de l'argent, du bourgeois et de la mort, et qui refuse de coucher avec une femme, on ne sait vraiment pas pourquoi..." Le dernier point reste peu compréhensible et, malgré tous les ragots ou quelques tristes scandales, on croit bien qu'en fait, il en est ainsi, mais sur les trois premiers, oh ! là, pas de doute possible !

Nous savons bien, nous, que les jeunes vicaires, en province tout au moins, touchent à peine le d'un petit coursier ou d'un garçon de bureau. Mais quand on va chez eux le fauteuil de cuir et la bonne... même si elle est la maman, et voilà le prolétaire tout dépaysé :

"Celui-là, il a Line bonne et un pose. C'est un riche."

Ainsi, le premier obstacle à vaincre est ce fait que dans l'Église, séculiers et réguliers, même quand ils sont personnellement pauvres, vivent au rythme des classes bourgeoises : si l'on se demande de quel côté est leur communauté de destin, force est répondre qu'elle est avec les classes aisées, considérées, et non point avec les pauvres, les ouvriers, les prolétaires. Même quand elle est réelle, la pauvreté n'a plus ce dynamisme "exemple" et "conquête" que lui avaient donné saint François et saint Dominique. Les moines n'ont plus cet aspect de mendiants volontaires qu'avaient voulu les fondateurs des grands ordres apostoliques ; bien au contraire, les apparences donnent souvent raison à ceux qui reprochent aux hommes d'Église de vivre selon un standing de bourgeois. Il y a surtout une sécurité, une stabilité et une installation dans la vie qui séparent trop, qu'on le veuille ou non, des ouvriers qui presque tous, même les plus qualifiés et les meilleurs, passent leur existence entière dans l'insécurité, l'instabilité et la précarité.

Des soeurs gardes-malades s'étaient installées en pleine cité ouvrière, dans une ville industrielle du Centre. Très bien accueillies, une fois le premier émoi passé, elles constatent cependant au bout d'un certain temps un certain malaise :

"Regarde les pommes de terre qu'elles ont fait rentrer et le charbon"... entendent-elles chuchoter. C'était pourtant une excellente communauté, réellement dévouée, pauvre et fervente, mais elles étaient une douzaine de soeurs, et ce nombre nécessitait une organisation

qui, s'ajoutant à la prévoyance habituelle des religieuses, en faisait des "riches" au milieu des ouvriers.

Le second obstacle est l'isolement du prêtre. L'une des caractéristiques du prolétariat, on l'a vu, est que le brassage des classes n'y existe plus : les prêtres n'habitent ni les îlots ouvriers, ni les habitations à bon marché et n'ont que des contacts d'ordre "professionnel" avec leurs clients, à l'inverse de ce qui existe encore dans les villages où tous se connaissent, se rencontrent, se saluent familièrement.

Dès lors le prêtre ne sait plus ce qui se passe autour de lui. Même quand on vit dans la promiscuité la plus totale avec des familles, dans la même cour ou le même îlot de cabanons, tant de choses ne se révèlent que peu à peu..., tel grand fils de vingt ans qui travaille au loin, tel commerce que l'on a eu autrefois, à plus forte raison tel détail insignifiant mais don, on est si fier !

Le " curé ", lui, cet étranger au quartier, il semble que souvent son horizon soit bouché par la poignée de familles chrétiennes qui l'entourent et peuplent le paysage désert de l'église.

On dira : la J. O. C., les mouvements ouvriers, ont leurs aumôniers, c'est vrai ; mais d'abord ces aumôniers sont réservés strictement au spirituel ou à une influence privée de prêtre à militant; d'autre part, même si ces aumôniers voulaient se mêler activement à la partie militante du mouvement, ils seraient assez gênés puisqu'ils ne sont pas, sauf exception, engagés pratiquement, concrètement par les mille liens Cie la vie quotidienne au destin de ces ouvriers, puisqu'ils ne sont lits mêlés de près à la lutte pour la vie. Ils n'auront pas, par leurs services et les batailles menées coude à coude avec les classes populaires, conquis le droit de se dire représentants de cette classe. Beaucoup de prêtres peuvent s'affirmer autant que n'importe qui membres de la communauté française, parce qu'ils ont gagné au prix de leur sang leur Croix de guerre ou enduré la captivité : il faudrait désormais qu'ils gagnent de droit de communauté de destin avec ces milieux. Ce qui, bien entendu, et plus que jamais, ne les empêcherait pas de garder et affirmer leur caractère sacerdotal et de clerc : un peu à l'imitation de Dieu séparé et inaccessible, immanent cependant à l'action de tous les êtres. Le prêtre devrait être un séparé sans doute, *segregatus a peccatis*, non un isolé comme c'est le cas actuellement. Ceci est capital.

Certains prêtres ont su pourtant dans leur enfance ce que c'est que marcher nu-pieds et de recevoir des gifles. Mais il semble souvent qu'ils l'aient oublié. Les gens le sentent et disent :

"Que voulez-vous, à partir de dix ans, on les met dans une cage. On leur donne une instruction raffinée. On en fait des cerveaux, et après c'est fini."

Alors on ne sait plus parler le langage des ouvriers, il ne s'agit pas des "gros mots", encore que quelques-uns aient perdu toute signification malséante dans ces milieux, mais des mots qu'ils comprennent, "les mots qui ne sont pas dans le dictionnaire", comme disait un brave homme ; en définitive ces mots dont se servait Jésus dans l'Evangile : "Le curé, il est comme l'assistante sociale, il donne un tas d'explications et quand il a fini on n'a pas compris."

On ne peut s'empêcher de penser à ce qu'Agnès de la Gorce, racontant la vie de Wesley, maître d'un peuple et réformateur de l'Église anglicane - au moment où cette dernière éprouvait les premières atteintes de ce qu'on put appeler la fièvre des manufactures (la naissance du prolétariat) -, écrit :

"Les pauvres qui étouffent dans les greniers se sont fatigués d'entrer dans les spacieuses cathédrales édifiées pour la misère de leurs aïeux, mais où plus rien ne les concerne. Honteux de leurs haillons, intimidés par le voisinage des élégants et des riches, ils ont vainement essayé de comprendre ce que disait le ministre juché derrière son pupitre. De belles phrases qui berçaient la somnolence des gentilshommes assoupis, leur tabatière à la main. Marins, débardeurs, soldats, que saisissaient-ils de cette langue impeccable, modelée dans les universités gothiques et si différente de leur langage quotidien ? Découragés, ils se retiraient et rie revenaient plus. Contrairement au jeune homme de l'Évangile qui s'éloignait du Christ

parce qu'il avait de grands biens, ils délaissaient les églises à cause de leur ignorance et de leur dénuement. Privés du prêche l'un des seuls aliments encore offerts à la faim religieuse, cette faim religieuse insatiable du peuple anglais - ils s'abandonnaient à leurs instincts brutaux, s'abreuvant de gin, détroussant les voyageurs ou, tout à fait démoralisés par l'indigence, traînaient leur épouse sur les marchés, la longe au cou, telle une bête de somme, en criant :

"Qui veut ma femme... ma femme pour quinze shillings ?" Mais un malaise les suivait dans leur déchéance, comme une nostalgie de repentir qui ne parvenait pas à s'exprimer. Ces misérables appartiendraient à qui se rendrait le maître de leurs larmes[15]."

Bien sûr, le prêtre ne peut pas être dans chaque famille à chaque instant. Mais il faut qu'il soit à chaque minute capable de vibrer à l'unisson avec tous les sentiments de l'âme populaire.

Bien sûr, encore, le prêtre rie peut vivre dans toutes les cours, dans toutes les H.B.M. de sa paroisse, dans chacune des ruelles sordides. Mais qu'il aille se loger dans l'une des plus pauvres, au plus bas niveau de son quartier, un grand mur tombe aussitôt : parce qu'on le connaît avant de le voir agir, bien des préventions disparaissent :

"Qui me dit que le soir, il ne laisse pas tomber la soutane et ne va pas danser avec les filles ?"

Certes, le prêtre est l'homme du sacré, et comme tel un certain mystère plane sur lui ; mais autour du prêtre, aujourd'hui, le mystère est de mauvais aloi. Cela provient de ce que beaucoup de prêtres, même impeccables, élèvent beaucoup trop haut le mur de leur vie privée. Or si l'on n'habite pas tout à fait au milieu des gens, il est presque impossible de transformer le mystère en lumière :

"Ah ! Qu'on voie comment il vit, comment il fait pour se débrouiller, pour s'habiller. Qu'on ne puisse pas s'imaginer que les poulets lui tombent tout rôtis. Qu'on s'aperçoive que c'est pour lui comme pour les autres.

Comment haïr continuellement un homme qui vit sous vos veux, qu'on rencontre dans le même escalier, que l'on voit éteindre sa lumière, un peu plus tard le soir, dont on entend sonner le réveil, un peu plus tôt le matin, que les autres voisins ?

Quand le prêtre a abandonné le presbytère solitaire, quand il a, au contraire, communauté de vie partagée avec le milieu populaire, allant jusqu'à participer à quelques-unes des plus quotidiennes tâches ménagères,
aussitôt il redevient abordable à tous :

"Il n'est pas fier, il n'a pas peur de se salir les mains.. . Il n'a pas honte de vivre comme nous..." Ah ! si l'on savait tout ce que contient de désolation muette et de reproche cette autre définition du prêtre "L'homme aux mains blanches..."

Quand le prêtre en est là, il sera vite invité à pénétrer en ami dans les foyers. Il sait alors qu'il doit toujours rester très humble, mais pas timide. Sa soutane ou sa robe, il ne s'agit pas de les enlever, bien au contraire, mais elles ne sont plus pour lui une tunique qui en fait un homme à part, qui aurait perdu toutes puissances d'affection, un racorni, un indifférent.

Alors la confiance peut fleurir et c'est la grande récompense de celui qui s'est donné tout de bon à la communauté populaire. A celui-là la confiance du peuple et sa tendresse ne sont plus marchandées car le peuple aime à aimer.

Mais ce qu'il exige en retour, ce sur quoi il est impitoyable, c'est l'amour. La séparation actuelle du prêtre et du peuple est un fossé que mille têtes de pont ne franchiront pas si ce n'est par l'amour.

Aurais cet amour n'est pas platonique. Quand on aime, on le prouve. La preuve c'est ici de vivre ensemble, la joie et les larmes communes dans les et petits événements.

---

[15] p. 121-122

En définitive c'est le cœur qui compte, mais ce cœur doit s'éduquer, faire ses classes et ses humanités en pleine masse populaire : c'est là aussi qu'il devra toujours battre.

Toute l'attitude pratique du prêtre en sera modifiée les derniers seront alors les premiers.

Voici le témoignage d'une militante populaire Il fout être plus humain dans les catéchismes : parce que j'étais plus mal habillée que mes compagnes, l'abbé mettait la petite mal habillée à part. C'étaient toujours les plus belles à réciter le catéchisme. Je me disais : "Peut-être que moi il m'interrogera ?" Je savais vraiment sur le bout du doigt... Ce n'est jamais venu..."

" Le jour de la communion, quand on donnait 25 francs, on -av, ait le cierge, plus le bouquet (artificiel). Quand on donnait 15 francs, on n'avait que le cierge. Nous étions trois au dernier rang... sans le bouquet.

"Le lendemain, je vis toutes mes compagnes remettre une enveloppe au vicaire avec un peu d'argent : c'est "le remerciement". N'avant rien que deux sous, je ne pouvais pas lui donner deux sous ! Je n'osais pas écrire merci sur un papier. Alors quand l'abbé sortit, j'allai vers lui pour le remercier de toute mon âme. Je lui tendis la main, il me dit : "Ça va, ça va", sans un geste affectueux, sans me prendre la main... Il n'avait pas saisi le fond de mon cœur."

Ce n'est pas en donnant, des bonbons aux enfants qu'on les gagne. C'est en donnant son cœur. Ah ! que le prêtre devrait être plus affectueux.

"Un jour, j'amenais un prêtre dans un pauvre taudis plein de bêtes, de vermine et d'ordures. Au moment d'entrer, l'abbé eut un geste de répulsion et releva le bas de sa soutane si haut qu'on en voyait ses mollets. Le malade ne s'y est pas trompé "Vous m'avez amené quelqu'un qui ne m'aime pas", me dit-il.

"Plus tard, il y eut un autre prêtre. Lui, au contraire, s'était mis au niveau des plus pauvres de sa pauvre paroisse. Tous disaient - " Si tous les curés étaient comme celui-là, on verrait Dieu à travers eux." Il y avait à l'église des pauvres charbonniers qui restaient dans le fond, tout sales, debout; un jour il s'approcha d'eux, leur tendit des chaises, les fit avancer un peu. Et lorsqu'il passait dans leur quartier, les hommes lui disaient : " Oh 1 je vous connais bien, c'est vous qui m'avez donné la chaise ! "

Au fond ce que le peuple demande à l'Église, c'est l'Évangile et au prêtre la vie évangélique. Quand il va à l'église, il voit des cierges, des statues, des ornements, des cérémonies, mais l'Évangile, où donc pourrait-il le dénicher ? Et l'Évangile est amour. L'amour n'est plus aimé, il n'est plus estimé. Les masses populaires ne veulent pas qu'on les pénètre par curiosité ou avec de l'argent - qu'il soit donné ou reçu - si elles ont horreur du mot, elles ont soif de la charité qui n'est pas amour quelconque, mais amour accompagné d'une grande estime de celui qu'on aime.

N'est-ce point là justement le drame du paternalisme, patronal ou clérical, qui prétend vouloir aimer, mais oublie d'accorder cette estime préalable et indispensable ?

"Mes petits enfants, n'aimons pas de bouche et de langue seulement, mais en actes et en vérité..."

" Ce que le Père désire, ce sont de vrais adorateurs en esprit et en vérité... "

In spiritu et veritate, c'est-à-dire dans l'adhésion de l'esprit et la sincérité du cœur.

On ne peut rester indifférent devant les masses populaires ; on meurt aussi infailliblement de faim dans certains quartiers des grandes villes qu'en plein Sahara; l'on y ignore tout de l'Église et de son Christ, autant que dans les contrées les plus reculées des pays de mission. Bien plus, un écran empêche la vision de la réalité ; un mur sépare chrétiens et non-chrétiens, prêtres et fidèles, riches et pauvres, intellectuels et manuels, bourgeois et prolétaires.

Il faut donc renouer à la base des contacts humains et *naturellement surnaturels ;* ce ne sont ni des oeuvres administratives ni des bâtiments grandioses qu'il faut, mais permettre à la charité du Christ de pénétrer dans les vies plus enténébrées que les taudis où elles se cachent. Pour cela une seule chose à la base, mais primordiale : vivre avec ces populations à la manière du missionnaire, partager leur communauté de destin avec la double caractéristique que cela

comporte : similitude de conditions matérielles et interdépendance des situations, être heureux ou malheureux ensemble.

Il faut que les masses populaires retrouvent dans le prêtre un ami tout d'abord et un chrétien qui les aime sans arrière-pensée parce qu'il se fait très petit avec eux et les aime de tout l'amour du Christ avec cette fraîcheur de sentiment et cette simplicité de rapports (dans la mesure où le Seigneur Jésus voudra bien l'accorder) dont les épîtres catholiques sont encore tout imprégnées; qu'elles sentent qu'il y a autre chose en lui, un caractère sacerdotal qui sépare peut-être, mais sans isoler; cruelles trouvent en lui un défenseur devant l'injustice quand elle se présente, mais aussi un aide pour porter le poids trop lourd de la vie de chaque jour, un homme de confiance enfin.

Cette attitude où les rôles civilisateur et apostolique du prêtre sont étroitement unis portera-t-elle des fruits ? L'expérience le dira et seule elle permettra de le juger. Il est probable qu'elle suscitera dans ces quartiers des amitiés farouches et insoupçonnées, mais aussi des contradictions vivaces. Mais cela ne serait-il pas un signe favorable

8. Apostolat missionnaire intégral

Comme l'explorateur arrivé au milieu de sa course s'arrête et repère sur la carte le chemin parcouru, il semble bon à présent de faire le point. L'apostolat missionnaire n'est pas né d'une idée préconçue : il a tâché bien plutôt d'être une réponse aux besoins réels des hommes, des familles, des milieux dans lesquels il se trouvait engagé.

Au départ une enquête révèle et analyse le caractère inhumain et oppressif de la structure économique actuelle.

En même temps sont mises en lumière toutes les imbrications, les interrelations des facteurs économiques, familiaux, sociaux, religieux les uns sur les autres. D'un mot l'unité de l'homme dans la complexité du monde moderne. On ne peut connaître l'homme et à plus forte raison le guérir, si on ne le prend dans tout son ensemble.

D'où une première certitude absolue : si ces structures économiques ne changent point, tout effort de remontée pour les hommes qui s'y trouvent plongés est impossible. Le monde actuel se paganise à une vitesse beaucoup plus rapide que sa christianisation. Il faut donc engager la bataille de Dieu sur ce secteur temporel.

Ce ne sont point seulement les gens qui ne sont plus chrétiens mais, ce qui est beaucoup plus grave, les choses, les institutions, les cadres de la vie quotidienne, Ceux qui grandissent au milieu, même quand il semble leur rester quelques pratiques, sont tout imprégnés de paganisme et de contre-humanisme comme un voyageur dont le brouillard humide a transpercé les vêtements.

L'une des premières tâches, l'une de celles qui semblent aux papes la plus urgente est cette réforme des institutions, des structures. Changer les rouages de la vie économique, démolir ses pseudo-lois, lutter, sur le plan national ou international, pour un monde juste tant que l'on n'aura pas incrusté dans les faits les changements concrets pratiques indispensables à cela, tel est ce premier front de combat. Beaucoup de technique y est exigée : il ne suffit point d'y être un saint, il faudrait être sociologue, économiste, historien, philosophe, sans parler de l'art du politique.

La bataille s'y engagera autour de questions de salaires, de syndicalisme, de trafics commerciaux, d'organisation administrative, d'urbanisme. Pour gagner la lutte - cette lutte qui décidera, en définitive, de la victoire de la bête ou de celle du Christ - il faut des chrétiens éclairés, ardents, convaincus de la nécessité de leur tâche.

Qu'aucun membre du clergé, écrivait Benoît XV en 1920 (à plus forte raison des laïques, ajouterons-nous), *ne s'imagine que pareille action est étrangère au ministère sacerdotal sous prétexte qu'elle se mène sur le terrain économique : il suffit que sur ce terrain le salut des âmes soit en péril.*

Pie XI plus tard ajoutait : *qu'il est exact de dire que telles sont actuellement les conditions de la vie économique et sociale qu'un nombre très considérable d'hommes y trouvent les plus grandes difficultés pour opérer l'ouvre seule nécessaire de leur salut éternel.*

Avec Pie XII la volonté de l'Église sur ce terrain économico-social se dessine de plus en plus fortement : le Message de Pentecôte 1943 est la Charte de cet apostolat : il convient d'en redire ici au moins les premiers et les derniers paragraphes :

De la forme donnée à la société, conforme ou non aux lois deviner, dépend et s'infiltre le bien ou le mal des âmes, c'est-à-dire, si les hommes appelés tous à être vivifiés par la grâce

du Christ, respireront dans les contingences terrestres du cours de leur vie l'air sain et vivifiant de la vérité et des vertus morales, ou le microbe morbide et souvent mortel de l'erreur e t de la dépravation.

Devant de telles considérations et prévisions, comment pourrait-il être permis à l'Église, Mère si aimante et si soucieuse du bien de ses fils, de rester indifférente à la vue de leurs dangers, de se taire ou de faire comme si elle ne voyait pas et ne comprenait pas des conditions sociales qui, volontairement ou non, rendent ardue et pratiquement impossible une conduite chrétienne.

Comme si, depuis deux mille ans, ne valait pas et ne persévérait pas dans l'âme de l'Église le sentiment de la responsabilité collective de tous pour tous, ce sentiment qui a poussé et pousse encore les âmes jusqu'à l'héroïsme charitable des moines agriculteurs, des libérateurs d'esclaves, des guérisseurs de malades, des messagers de foi, de civilisation et de science à toutes les générations et à tous les peuples, en vite de créer des conditions sociales qui n'ont de valeur que pour rendre à tous Possible et aisée une vie digne de l'homme et du chrétiens.

Ne vous contenter jamais, au fond de votre âme, d'une médiocrité générale des conditions publiques, dans laquelle la masse des hommes ne puisse, sinon par des actes de vertu héroïques, observer les divins commandements inviolable toujours et dans tous les cas[16].

Ainsi ce que l'expérience et la soumission aux réalités constatées faisaient sentir comme un appel à l'apostolat missionnaire dans ce domaine des structures économiques et professionnelles, trouve sa confirmation, plus exactement son authentification, dans le commandement de l'Église.

Cette Église, pour les catholiques de France, quelle joie, quelle fierté et quelle assurance de l'entendre également en l'un de ses messages les plus nobles dont la perfection du style, la lucidité de la pensée, la vivacité des convictions assurent au cardinal Saliège la reconnaissance qu'on ne peut assez dire de tous les chrétiens engagés dans l'action.

La pression sociale est un fait indéniable…

Nul n'y échappe. Le temps de Robinson Crusoë est passé.

Modifier la pression sociale, la diriger, la rendre favorable à l'épanouissement de la vie chrétienne, créer par elle un climat, une atmosphère où l'homme puisse développer ses qualités humaines, mener une vie proprement humaine, où le chrétien puisse respirer à son aise et rester chrétien, tel est, si je ne me trompe, le but de l'Action catholique.

Ce but, il faut sans cesse l'avoir devant les yeux car il commande le choix et l'ajustement des moyens.

Peut-on changer la pression sociale sans modifier les éléments qui la composent, lesquels éléments sont des composés humains, corps et esprit ?

Dans une usine, un atelier, un bureau, dans un salon, dans une université, dans un collège, si on fait monter lentement la mentalité, si on épure, non par élimination mais par dissociation, le milieu qui s'améliore, et non pas seulement quelques individus, l'humain et le divin sont moins étouffés. Le milieu découvre ou retrouve le vrai sens de la vie…

En s'incarnant dans la réalité quotidienne, l'Action catholique gagne en étendue, en profondeur, en efficacité. C'est la masse qui s'élève et non pas quelques personnalités…

Une action catholique limitée au spirituel, au surnaturel, n'a plus les pieds sur la terre.

Nous vivons dans le temporel, dans le matériel. A l'oublier, on fait le jeu du matérialisme.

L'homme est esprit et matière. La matière est créature de Dieu, don de Dieu et, comme telle, d'une grande valeur. Nous vivons dans le temporel. La pression sociale s'exerce dans le temporel. Notre cerveau est matière, vivante sans doute, mais matière qui n'est pas esprit. Il s'exerce dans le temporel. Nous ne sommes pas des anges.

---

[16] Discours de Pie XII aux travailleurs le jour de Pentecôte 1943.

L'Action catholique ne peut agir que si elle est incarnée dans les institutions temporelles, l'esprit dans la matière. Par ces institutions, elle crée des climats, elle dirige la pression sociale. Ce n'est plus un individu qu'elle atteint, comme par hasard, c'est toute une masse, du moins une grande partie d'une masse donnée…

Je ne comprends pas qu'on ne s'engage pas dans le temporel et que l'esprit renonce à informer la matière. Le spirituel et le matériel, l'éternel et le temporel unis, c'est la situation des humains que nous sommes.

J'ai connu, je connais encore des postes d'Action catholique qui sont des postes fermés, cercles d'études, réunions amicales, où l'on coupe un cheveu en quatre, où l'on discute sans fin sur des niaiserie, où l'on se vide l'esprit et le cœur. On tourne en rond, on ne pénètre pas. On s'admire, on ne fait rien. On s'ennuie méthodiquement. On a peur du temporel ? On a peur de glisser dans le temporel. On manque de cran, on manque de courage, ou manque d'audace. Evidemment, les jeunes qui ont de la valeur s'écartent, s'éloignent. L'Action catholique ne retiendra des valeurs humaines que si elle s'occupe de l'humain, donc du temporel. Plus que jamais, le courant historique est à l'engagement, non à la propagande, à une propagande souvent enfantine, minutie à côté des transformations profondes que le monde attend…

La matière existe. Le corps existe. La société existe. On ne peut se passer ni de la matière, ni du corps, ni de la société. L'Action catholique désincarnée ne serait-elle pas la négation pratique de ces réalités au milieu desquelles nous vivons, qui font partie de nous-mêmes, la matière, le corps, la société, et ne constituerait-elle pas le péché d'angélisme ?

En s'incarnant, l'Action catholique sort du rêve et pénètre la réalité, le social, le matériel, l'économique et le temporel. Elle agit.[17]

Ces textes ne sont pas inconnus. Il faut cependant les redire; rares en effet, sont les chrétiens qui les mettent en pratique et qui ont conscience de mieux pouvoir se sanctifier dans cette tâche que s'ils distribuaient des aumônes ou de bonnes paroles. Dans un monde démocratisa-, ils sont pourtant comme autant de saints Louis et ils peuvent s'appliquer la parole de saint Grégoire le Grand disant *"que la voie du ciel est comme élargie par les bons princes et qu'ils y font entrer les multitudes"*.

De tels hommes où les trouver ? Leur tâche est d'autant plus pénible qu'ils sont doublement isolés : du fait de leur petit nombre d'abord, mais aussi parce qu'on les laisse généralement à l'écart du mouvement missionnaire. L'abbé Godin réclamait des missionnaires laïques allant prêcher le Christ, mais personne ne pense que ces hommes sont aussi de réels missionnaires, des précurseurs à la manière d'un saint Jean-Baptiste. L'Action catholique s'en méfie souvent - non pas -en droit mais en fait - car ils sont trop engagés dans le temporel. Ceux qui rêvent de vie spirituelle et de la seule évangélisation les considèrent comme un alourdissement inutile.

Il faut cependant, à tout prix, pour qu'ils soient soutenus dans leur effort ingrat, qu'ils se sentent intégrés en un grand mouvement. Ils n'ont pas la joie de moissonner, ni même de semer. C'est à eux que revient de retourner la terre en friche, de faire le gros défonçage. Ils n'ont souvent pas de loisirs ni de repos; les soucis matériels les écrasent, la lutte les prend chaque jour. Ils sont un signe de contradiction. Au bout de quelques années, ils sentent qu'ils se vident de leur substance spirituelle : ils ne voient plus clair et comme les victoires qu'ils ont pu remporter ont été entourées de beaucoup d'escarmouches et de défaites ils ne peuvent tirer le bilan de leur action.

---

[17] *Action catholique incarnée*. Notes de S. Em. le cardinal Saliège, le 7 février 1945.

Même lorsqu'ils réussissent à maintenir leur vie intérieure au niveau qui convient, au prix de quels efforts et de quelle fidélité à la Grâce, ils savent qu'ils n'ont fait encore qu'ouvrir des voies pour faciliter la marche des hommes vers Dieu.

Ils ont aplani les toutes escarpées, redressé les virages, mais il faut encore que les hommes, perpétuels enfants prodigues, se lèvent et abandonnent leurs pourceaux pour aller vers leur Père. Et cela ne dépend plus d'eux.

L'aisance, la sécurité, l'espace vital familial sont indispensables : ils n'engendrent automatiquement ni l'amélioration profonde ni le bonheur de l'homme. Faire de prolétaires pauvres des prolétaires riches, créer l'ouvrier bourgeois ne vaut guère mieux.

Pierre Hamp dans *Moteurs* décrit à sa manière minutieuse d'ajusteur de précision une usine, Gnome et Rhône, où les ouvriers touchaient en 1938 de hauts salaires. En définitive à quoi leur servaient-ils ? "Le pari aux courses chaque dimanche, le jeu de cartes tous les soirs, l'apéritif multiplié, la maison de tolérance deux fois par semaine... Vous parlez toujours de payer, jamais d'éduquer. Alors vous avez des ouvriers qui font la noce[18]."

L'humanité se dégrade terriblement vite si, de génération en génération, l'éducation ne la maintient en permanence, la soulevant vers la grandeur... Le mot du curé d'Ars : "Laissez un village sans prêtre pendant dix ans et il adorera des bêtes" n'est pas une boutade c'est un fait d'expérience. Là aussi la parole des papes prend toute sa valeur pour ceux qui la retrouvent après s'être soumis aux exigences de la vie et de l'action :

Deux choses surtout sont nécessaires : la réforme des institution et la réforme des mœurs…[19] écrivait Pie XI en 1931. En 1937 le pape explicitait sa pensée :

Il faut prêter à l'ouvrier assistance matérielle et religieuse.

Assistance matérielle en faisant en sorte que s'accomplissent en sa faveur non seulement la justice commutative, mais aussi la justice sociale, c'est-à-dire qu'il bénéficie de toutes ces institutions qui améliorent la condition du prolétariat.

Mais également assistance religieuse en lui assurant les secours de la religion sans lesquels il vivra plongé dans un matérialisme qui abrutit et dégrade[20].

Cette assistance religieuse est le lot des prêtres. Aussi, tandis que s'engage la bataille de Dieu sur le secteur temporel, faut-il mener de front la bataille pour le don du seul message capable, du dedans, de libérer l'homme.

Ne sentons-nous pas la pauvreté des mystiques temporelles, par exemple, en face d'un homme dévoré par la soif du pouvoir, de l'argent ou tourmenté d'un appétit de jouissances charnelles ? La grandeur et l'urgence de la tâche sacerdotale n'ont pas diminué. Il faut des prêtres, mais il les faut, dans un monde païen, missionnaires.

Ils ont à vivre l'Évangile et le Christ au milieu de la masse. Ils n'ont pas directement à changer les structures du monde. S'ils ont dans leur territoire paroissial à faire pénétrer certaines réformes de structures, ce n'est point leur rôle premier. Celui-ci consiste avant tout à vivre comme un levain dans une pâte, annonçant la bonne nouvelle, prêchant et baptisant. A eux revient la réforme des mœurs par l'éducation religieuse, par l'affinement qu'apportent les sacrements.

Leur rôle suppose que certains obstacles à la vie chrétienne ont été levés au préalable par les missionnaires des réformes de structures. Mais leur terrain n'est ni la nation, ni la profession, ni le diocèse, ni la grande cité; il est ce petit morceau de territoire auquel ils doivent tous leurs soins de jour et de nuit. Leur grand souci est le contact; leur grande arme, l'exemple. Ils

---

[18] Moteurs, p. 134.
[19] Encyclique *Quadragesimo anno*, paragraphe N° 84
[20] Lettre de Pie XI à l'Episcopat mexicains 28 mars 1937.

savent que, sans la réforme e des moeurs, les meilleures réformes de structure seront vaines, parfois néfastes.

Au milieu des jalousies et des haines ils sont les messagers de l'amour, non pas d'un amour bêlant, mais d'un amour agissant en images -vivantes. Devant l'égoïsme instinctif de chacun ils essaient d'être oublieux d'eux mêmes pour se donner aux besoins de ceux qui les entourent. Devant l'esprit de lucre ils voudraient être totalement désintéressés, non pas seulement sur le plan matériel, mais dans leur ministère même. Aimer les gens non pour recruter un adhérent de plus, mais tout simplement parce qu'on les aime, parce quarts sont nos frères et que dans nos pauvres mains fragiles nous portons le trésor d'une lumière qui brille sans que rien ne puisse l'éteindre, que nous avons une eau qui étanche toute soif.

"Je suis venu apporter le feu sur la terre et quel désir ai-je d'autre sinon qu'il s'allume."

Ces prêtres missionnaires vont avoir souci de vivre au milieu de la foule des fidèles comme le sel que éparpille avec soin sur un plat, non comme le sel dans la salière.

Ils seront un petit groupe uni en une équipe de travail dans la paroisse. Leur grande oeuvre sera, pet, à peu, de refaire des habitants du territoire paroissial une communauté spirituelle et de l'Eglise le lieu de rencontre de cette communauté. Ils ne craindront pas d'aller dire une messe dans telle cour ou même telle chambre, mais c'est pour mieux attirer un jour les assistants à la maison commune de tous les fidèles. Ils auront peut-être une assemblée de catéchumènes, mais ils ne feront pas des chapelles séparées. Ils sauront qu'ils ont peut-être à convertir d'abord les fidèles traditionnels de nos paroisses à ce mouvement Missionnaire, et ils le feront car ce serait folie de prétendre bâtir des chrétientés sur le sable que représentent nos fidèles actuels, sable véritable puisque chacun a sa vie propre et qu'il n'y a aucune cohésion entre eux.

Si cela se révèle nécessaire leur équipe paroissiale saura se scinder sans se séparer pour que chacun pénètre plus profondément dans les divers quartiers de la paroisse.

Ces prêtres, on le voit, sont *les serviteurs de la communauté paroissiale*. Ils n'ont pas à réformer les structures du monde par les lois; ils servent les six ou huit mille personnes qui vivent autour d'eux : ils se font tout à tous. Leur rôle est immense : ils sont le Christ vivant, soignant, guérissant, interpellant, consolant, instruisant, visitant et c'est le Christ aussi qu'ils soignent, guérissent, instruisent, visitent.

Mais les prêtres ne peuvent pas tout faire sur leur territoire. Aussi, entre les missionnaires laïques des réformes de structure d'une part et les missionnaires prêtres de la bonne nouvelle à l'autre extrémités vont se situer d'autres missionnaires encore, et en premier lieu les missionnaires qui, résidant dans un quartier, y agissent sur le plan des rapports de personnes à personnes. Ce troisième groupe s'échelonne d'ailleurs en des points très divers entre les cieux extrêmes : avec les missions tes des réformes de structure, il a en commun tâche de faire tomber les obstacles qui empêchent une vie humaine et chrétienne, ces murs qui cachent le ciel, mais il le fait au plan le plus immédiat, le plus direct en contact total avec ceux au milieu de qui il vit.

Ces missionnaires de quartiers, célibataires ou foyers, seront ceux qui par leur habitat ou par leur profession (médecin, sage-femme, institutrice, assistante sociale), y tiennent une place.

S'il est vrai que l'une des racines du mal actuel provient de l'absence de communautés intermédiaires entre la famille d'une part et la cité et la nation de l'autre, l'acte le plus efficace est de refaire du quartier une véritable communauté.

Quant à l'activité permanente de ces habitants elle pourra être tantôt plus sociale, tantôt plus missionnaire selon les besoins des quartiers et selon les tempéraments de chacun, mais en

général leur rôle reste, avec les oeuvres de soulagement, un rôle d'éducation ' de civilisation, en un mot tout ce qui ne peut se transmettre que directement de personne à personne.

L'expérience montre que ces trois groupes de missionnaires doivent s'unir en une seule mission, en un seul corps mystique.

Si les missionnaires des réformes de structure restent isolés non seulement ils useront leurs forces, mais ils perdront le contact avec les réalités surnaturelles sauf grâce exceptionnelle. Luttant d'autant plus loin de leurs bases spirituelles, la plupart du temps chacun en tirailleur, il faut qu'ils se soudent ensemble entre frères de combat d'abord, mais aussi avec les deux autres groupes missionnaires qui leur montreront le fruit de leurs efforts et cette sève évangélique tellement savoureuse de la vie quotidienne. Aux militants de quartier les missionnaires des réformes de structure apportent non seulement les plans de construction de la cité chrétienne mais les instruments et les outils de cette renaissance. Leur présence, leurs conférences, leur action surtout démontreront que l'Église ne se désintéresse pas de la terre : que la mission n'est pas rétrograde, que la lutte pour la justice n'est pas un vain .mot, d'autant plus que cette lutte pour la justice se concrétisera en des actes locaux très nets et que le bien commun à instaurer s'appellera logement ou hygiène, ou jardin ou salaire, ou stabilité d'emploi.

Ainsi chaque groupe sera tenu en état d'éveil par l'autre : les missionnaires évangéliques vibreront par les missionnaires des réformes au grand souffle du mouvement ouvrier mondial : ils risqueront moins de s'endormir au train-train de l'apostolat paroissial tandis que les premiers verront à tout instant pour quoi et pour qui ils travaillent.

Sans cette présence permanente du surnaturel en ce qu'il a de plus immédiat (vie paroissiale, sacrements, etc ...) sans ces contrastes avec l'humble vie quotidienne qu'apportent les habitants du quartier, les missionnaires des réformes sociales risqueraient vite de ne devenir que des hommes de bureau sinon des employés ou des doctrinaires dévidant un écheveau de pensées qui, au départ, étaient bien fondées sur le roc solide du réel, mais qui ensuite avaient perdu, sans s'en apercevoir, le contact.

Les échecs et les replis sur un front seront moins lourds. Chacun se sentira porté par tous ses frères dans sa vie spirituelle et dans son propre règlement de vie et de sainteté. Nous ne serons plus, laïcs ou prêtres, des isolés, mais une communauté avec la force invincible de la présence du Christ.

La mission sera, en petit, une image de l'Église totale avec ses chrétiens laïcs et ses chrétiens prêtres, avec ses tâches temporelles et ses tâches spirituelles, avec ses luttes et ses heures de prière en commun, avec le Christ retrouvé ensemble dans la fraction du pain.

Ce n'est point, on le devine, pour nous séparer des autres et former ainsi des groupes à part retirés de la cité des hommes, mais au contraire pour pouvoir nous mêler d'autant plus à cette vie humaine à qui nous pourrons apporter ainsi notre message essentiel dans sa force et sa pureté.

"Je suis venu jeter un feu sur la terre; et combien je désire qu'il soit déjà allumé..." (Luc, 12, 9.)

Ce feu c'est la charité et le Saint-Esprit, mais il semble qu'il faille, pour être fidèles à la pensée de Jésus proférant ces paroles, leur laisser leur clair-obscur prophétique et ne point vouloir trop les préciser, - pas plus que la douloureuse épreuve de ce baptême énoncée aussitôt après, cette souffrance dont l'œuvre du Christ dépendra. Essayons cependant de voir le contenu des ces paroles

Envoyés, messagers du Christ, nous avons à jeter à notre tour ce feu : c'est notre rôle propre, notre spécialité de chrétien et cela va beaucoup plus loin que le sentimentalisme de gens qui s'aiment car *Amour et Unité* sont deux choses inséparables et notre *métier de chrétien* est de réaliser cette unité par et dans l'amour.

Nous voyons bien à l'heure actuelle que les gens qui prêchent 1'union ne manquent pas, mais ce n'est as une union par la haine : contre ceci, contre cela... qui nous convient. Nous sentons bien, nous, chrétiens, quelle que soit la rectitude de leurs intentions, qu'ils se trompent, qu'ils n'ont rien compris à l'union, à l'amour, à la fraternité... Nous savons bien également qu'union ne signifie point passer l'éponge au détriment de la justice et ne plus distinguer le bien du mal.

Or la pente générale de toute l'oeuvre du Christ, de sa prédication, de son action, c'est de refaire l'unité des hommes, cette unité brisée par le péché originel. Par là nous allons retrouver, au delà du christianisme et dès la création de l'homme, la loi fondamentale inscrite dans notre être même de *unité du genre humain*.

"Dieu fit l'homme à son image. L'image divine n'est point autre en celui-ci et autre en celui-là ; en tous c'est la même image. La même participation mystérieuse qui fait être l'esprit, réalise du même coup l'unité entre eux des esprits[21]."

Et le péché originel a été une séparation, une fragmentation, une désagrégation, une atomisation de ce genre humain, une dispersion du troupeau. "Alors que Dieu agit sans cesse dans le monde, pour tout faire concourir à l'unité, par ce péché qui est le fait de l'homme, la nature unique fut brisée en mille morceaux." Et l'humanité qui devait constituer un tout harmonieux, où le mien et le tien ne seraient point opposés, devient une poussière d'individus aux tendances violemment discordantes.

Ce n'est pas seulement la mécanique intérieure de chaque homme qui est détraquée depuis le péché orio-1nel; la grande blessure toujours béante reste le déchirement social.

L'œuvre du Christ apparat ainsi comme le rétablissement de l'unité perdue, unité de l'homme avec Dieu, certes, mais aussi et tout autant, unité des hommes entre eux. Or, c'est là justement que le rôle social, disons civique du chrétien doit effectuer et poursuivre pour notre temps l'oeuvre du Christ : la tâche terrestre de chacun de nous, à l'image de la miséricorde divine, est de "rassembler de partout les fragments de notre monde, de les fondre au feu de la charité et de reconstituer leur unité brisée... C'est ainsi que Dieu a refait ce qu'il avait fait, qu'il a reformé ce qu'il avait formé[22]. "

Pour bien nous persuader de cela, et faute de pouvoir suivre ici cette pensée à travers l'Évangile, il convient à tout le moins de s'en imprégner telle que, à l'instant le plus solennel où il va clore ses entretiens, Jésus nous la livre :

"Or je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi à cause de leur parole, afin que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, de façon que le monde croie que tu m'as envoyé.

" Pour moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommée dans 1'unité, de façon que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. "

Prière pour l'Église comme on le dit souvent, mais l'Église dans son sens le plus correct : chacun des fidèles, non pas institution établie.

Chaque époque s'exprime en ses monuments. La nôtre n'a pas produit que des taudis. Parmi ses constructions les plus représentatives, certaines prisons cellulaires modernes semblent avoir épuisé le meilleur génie de ses ingénieurs et de ses architectes.

Elles sont le symbole d'une civilisation où chacun, isolé, vit pour soi seul. Mais là ne s'achève pas leur signification profonde. Où la ressemblance se fait la plus frappante et la

[21] DE LUBAC, Catholicisme, p. 6.

[22] Application à notre cas d'un texte de saint Augustin cité par le P. de Lubac. *op. cit.*

plus douloureuse c'est dans leur salle de réunion, - car ces prisons modèles ont une salle qui sert à volonté de théâtre, de chapelle ou d'auditorium pour des conférences. Tout y est prévu pour que, dans un immense amphithéâtre, les prisonniers puissent, - chacun enfermé dans un minuscule box, comme une baignoire de théâtre dont l'ouverture ne serait pas plus grande qu'un visage, - assister au spectacle sans aucune communication possible avec les autres captifs.

Dans la salle de spectacle de nos prisons, nous atteignons le coeur de notre civilisation atomisée : des centaines d'hommes et de femmes réunis sans aucun contact.

Ce cloisonnement, les chrétiens doivent s'arc-bouter pour le faire sauter. Sous prétexte que d'autres poursuivent le même but, ce serait folie et trahison de notre part que de renoncer à cette tâche, car le jour où sous la poussée de tous les prisonniers ces cloisons voleront en éclat, qui donc, sinon les vrais disciples du Christ, pourra faire de cette masse d'hommes réunis une assemblée fraternelle ayant même foi, même espérance même baptême ?

Ainsi réforme des structures et réforme des mœurs ; réforme des moeurs rendue possible par les réformes de structure, puis, en retour, amélioration des structures par la réforme des moeurs; organisation nouvelle des quartiers et des paroisses redevenant des communautés réelles - première et fondamentale réforme de structure -; réforme des moeurs par les contacts directs de vie, évangélisation par le coeur à coeur, la conversation de bouche à oreille, la Mission ne doit jamais perdre de vue ce balancement continuel et c'est en lui qu'elle trouvera sa raison d'être, son équilibre et, si veut, sa couronne.

Annexe
Sommaire d'un apostolat missionnaire intégral

I. BUT

La Mission a un double but
Vis-à-vis de la masse à évangéliser
Vis-à-vis des apôtres qui s'y consacrent.

I. TÂCHES ÉVANGÉLIQUES

Notre vocation est essentiellement missionnaire, animée par la hantise de la masse quine sait plus qui est le Christ, ni ce qu'il est venu apporter :
" Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en surabondance.
Or cette évangélisation suppose
Un témoignage de vie chrétienne en tous domaines.
Une bonne nouvelle à publier.
Or le témoignage individuel est incomplet pour diffuser une nouvelle quelconque dans un monde à tendance communautaire.
En outre le témoignage chrétien isolé est inefficace en un climat païen. (Les apôtres étaient "les Douze")

C'est pourquoi la Mission diffuse l'Évangile aux milieux non chrétiens (de fait ou de volonté) à partir de communautés vivant un christianisme intégral mais sans cloisons et désintéressé, à l'ordre duquel la semence de l'Évangile puisse germer pour les autres et s'abriter dans sa croissance.
Cette vie de l'Évangile est une lumière : elle ne peut se communiquer qu'à la manière de la flamme, c'est-à-dire, non pas en expliquant la formule chimique de la combustion, mais *en étant* d'abord, puis en *entrant en contact.*
La paroisse est, pour la Mission, la réalité de base fondamentale. La Mission essaiera donc de ne jamais séparer message du Christ et vie évangélique.
ni en chacun de ses membres,
ni en chaque œuvre réunissant quelques compagnons,
ni dans la communauté de quartier (la paroisse).
Elle se sent la responsabilité de la pénétration du message du Christ dans tout le territoire de la Mission, sans prétendre à aucun monopole de droit ni de fait.
Elle peut organiser certaines manifestations populaires en dehors des paroisses confiées, dans un pèlerinage local par exemple, ou prendre en charge un hôpital.
Elle essaie, sur le plan local, d'intégrer au Christ tout ce qui, n'étant pas mauvais, parfois même excellent, se trouve opposé, de fait, à l'Église par suite des circonstances historiques.
Pour cela elle établit et maintient les contacts avec les milieux opposés à l'Église et essaie de leur présenter une vie chrétienne totale en tous domaines, une Église en raccourci.

II. TÂCHES VIS-A-VIS DES MEMBRES DE LA MISSION.

Regrouper, en vue d'une efficacité réelle et en une action disciplinée et coordonnée, les efforts dispersés des apôtres actuels, prêtres et laïques.
Les aider à voir clair dans les faits actuels afin d'y insérer un message chrétien non déformé.
Donner aux missionnaires, prêtres et laïques :
les possibilités concrètes de vie spirituelle,
les temps de réflexion,
la force que procure une équipe vivant au coude à coude.

II. COMPOSITION ET ORGANISATION

COMPOSITION.

La Mission se compose :
de laïques : hommes et femmes célibataires et mariés, de prêtres : séculiers et réguliers.

1° LES LAÏQUES.

Partant de l'enseignement des papes qui depuis soixante ans insistent sur le double apostolat fondamental
de la réforme des structures,
de la réforme des moeurs,
les laïques de la mission se répartissent selon leur activité en deux groupes principaux :
- Ceux qui, engagés dans la voie des réformes de structure, agissent au plan des institutions économiques, professionnelles, sociales, politiques. Ils constituent la ou les *équipes de structures*. Ils sont dans l'Évangile la lumière du monde, la ville située sur la montagne qui ne peut être cachée, la lampe, qui éclaire tous ceux qui entrent dans la maison.
- Ceux qui, exerçant leur action à l'intérieur d'un cadre territorial ou localisé (quartier, usine, école, où ils ont une tâche spéciale), agissent directement sur les hommes. Ils constituent (sauf à leur trouver un meilleur nom) les *résidents* et les *résidentes*. Dans l'Évangile ils sont le sel savoureux, le levain pris et mis dans trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte soit toute levée (notez bien trois mesures : le levain du Christ n'agit que dans une pâte déterminée et limitée).

a) Équipes des réformes de structure

Chaque équipier selon ses goûts, ses antécédents et ses capacités, est engagé dans un secteur déterminé où il se sent responsable du bien commun, de l'adaptation des institutions à l'homme, de leur conformité à l'Évangile.
Ces secteurs seront par exemple

- Logement, urbanisme,
- Lutte contre les fléaux sociaux,
- Syndicalisme actif dans une profession,
- Organisation du travail, de la profession, des entreprises,
- Réforme de l'éducation,
- Secteur politique, etc.

Il ne s'agit point d'études théoriques et platoniques mais bien d'un engagement dans un secteur concret aboutissant à des réalisations pratiques sur le territoire de la Mission.

b) Équipes (les résidents.

Chaque équipier est engagé directement et attaché à une communauté territoriale au sein de laquelle il exerce les tâches qui exigent les contacts de personne à personne : éducation, civilisation, dépannage, évangélisation.
Ces résidents et résidentes pourront comprendre tous ceux qui vivent et exercent une action directe dans le quartier de la mission :
foyer chrétien,
assistantes et résidentes sociales,

militants d'un mouvement local,
auxiliaires familiales,
instituteurs,

à la double condition :
qu'ils vivent dans le quartier (sauf cas exceptionnel de secteur détaché par suite de son importance stratégique, hôpital par exemple),
qu'ils entrent à fond dans la Mission.
Tous les militants, même les meilleurs, d'a8don catholique ne font donc point automatiquement partie de la Mission, quoique celle-ci se mette à leur service et s'appuie sur eux de la manière la plus étroite et la plus fraternelle.
La frontière entre les secteurs de certains résidents et ceux de certains équipiers des réformes de structure est parfois difficile à délimiter. Tout dépend du plan où se joue l'action : à l'État-Major ou comme troupier et, de soi, il faut que parmi les troupiers, certains (pas tous) passent à l'État-Major. Ils faut que, ne s'habituant pas à l'injustice ni à tout ce qui avilit et mécanise, ils arrivent, à partir de leur engagement local et de leur expérience, à s'élever à l'étage où les changements indispensables peuvent seuls être imposés.

2° LES PRÊTRES.

Le groupe sacerdotal est composé de prêtres séculiers et réguliers détachés à la Mission avec l'assentiment de leurs supérieurs. La Mission étant une chrétienté en raccourcir l'un de ses beaux fruits sera cette interpénétration profonde entre les deux clergés des diocèses et entre les divers Ordres. Le diocèse y trouvera un surcroît d'ouvriers; de mesquines rivalités seront déjouées de part et d'autre. La plupart des prêtres exercent leur apostolat dans le cadre du ministère paroissial en équipes de trois ou quatre, groupés de préférence par doyenné.
Quelques-uns, en nombre restreint, peuvent être affectés à des tâches spéciales
Aumônerie A. C.
Contacts et apostolats dans certains milieux extra-paroissiaux, communistes, étrangers, hôpitaux, prisons.
Participation aux réformes de structure.
En ce cas ils devront quand même être agrégés à une équipe paroissiale et y habiter effectivement (sauf incompatibilité de leur ministère).

RECRUTEMENT

Par cooptation pure et simple de tous, pour tous, prêtres et laïques.
La Mission aura le perpétuel souci de choisir des militants parmi les prêtres et laïques de tous les milieux : manuels et intellectuels, milieux populaires et bourgeois. Elle ne doit céder ni à la tentation de la facilité ni à celle du nombre. L'entrée dans la Mission représentera un engagement extrêmement sérieux ; l'activité missionnaire devient dès lors l'élément de base de la vie du nouvel équipier, et l'obligeant à tendre vers la réalisation d'une vie évangélique parfaite selon la condition de son état de vie.
Les équipiers doivent tous avoir des leur permettant de gagner normalement leur vie et celle de leur famille cri dehors de la Mission

FORMATION DES COMPAGNONS.

On fera tous ensemble un effort réel pour assurer à tous, prêtres et laïques, une formation.
- intellectuelle, doctrinal et pratique, sur les tendances et les problèmes de notre temps,
- spirituelle et religieuse sur la vie chrétienne et la spiritualité de l'Evangile.

Elle se poursuivra à 'l'occasion des haltes et des retraites. Des stages, des voyages d'études, des spécialisations seront nécessaires pour certains équipiers, prêtres et laïques, car il faut que les enfants de lumière ne le cèdent en rien aux autres en aucun domaine.

Dans la mesure du possible, la formation sera donnée en commun aux membres des divers groupes de la Mission d'une même capacité intellectuelle, afin que chaque élément enrichisse les autres de son expérience et en vue d'assurer la cohésion doctrinale de la Mission et la totalité de son action *ut acies bene ordinata*.

ORGANISATION INTÉRIEUR

L'action missionnaire se réalise au sein des équipes : les équipiers des réformes de structure forment, pour leur action, une ou plusieurs équipes extra-territoriales. Chaque équipe nomme son chef d'équipe.

Les prêtres et les résidents et résidentes, missionnaires de quartier, forment une *équipe commune par* paroisse.

Le chef laïque de chaque équipe de quartier partage avec le prêtre, chef de l'équipe sacerdotale, la direction de l'équipe de quartier.

Chaque équipe de quartier se réunit souvent, si possible une fois par semaine. C'est à son échelon que la vie communautaire de la Mission doit s'intensifier. En son sein également que l'Évangile doit être vécu dans la prière, l'exemple et l'action communes.

Elle élabore et discute en commun toutes les questions relatives à la Mission dans le quartier.

III. FORME DE VIE

Plus que tout, elle résultera de l'expérience et de l'effort commun. On ne peut absolument pas le préciser d'avance.

Elle est commandée pour tous par :

1. L'apostolat évangélique par l'exemple vécu de la vie chrétienne.
2. La vie en équipe de travail.
3. La vie de contact avec la masse Populaire.

1. L'APOSTOLAT ÉVANGÉLIQUE.

Arriver à vivre, sentir, penser *chrétien* en un monde *païen* de mœurs et d'idées.

Pour permettre à la semence évangélique de germer en nous, le premier souci de la Mission sera d'aider chacun à mettre dans sa vie, non une règle, mais des haltes et les activité du reste de la vie.

Ces haltes seront par exemple, selon les possibilités de chacun :

Oraison quotidienne : 20 minutes minimum.

Messe quotidienne habituelle (remplacée en cas d'impossibilité par une visite du Saint Sacrement).

Lecture et étude d'Évangiles chaque jour.

Nécessité du travail intellectuel centré sur l'activité propre de chacun et contrôlé par l'équipe ou son chef.

Un jour de silence, repos - retraite - travail intellectuel tous les quinze jours.

Trois jours tous les quatre mois.
Une retraite par an.
Une maison de la Mission devrait être organisée aux environs immédiats pour permettre de satisfaire, dans une atmosphère fraternelle, les besoins de prière, de silence, de travail.
La Mission poursuivra avec assiduité son effort pour retrouver en permanence les sources de vie évangélique, aussi éloignées de la routine que du neuf à tout prix. Elle facilitera cette vie évangélique à tous les degrés et en surveillera la réalisation tant dans chacun de ses membres que dans les équipes.

2. LA VIE D'ÉQUIPE.

C'est elle qui assurera cette mise en vie de l'Évangile à tous les échelons. Elle est la base de l'apostolat missionnaire.
Misit hinos discipulos
Là ou deux oit trois sont réunis...
Éliminer l'individualisme dans l'action et dans les œuvres, concerter toute action en commun à l'intérieur de chaque équipe ou fraction d'équipe chargée d'une tâche spéciale, critiquer les résultats, en commun, surtout chercher à prier et à monter ensemble.
Les prêtres pousseront le plus avant possible cette vie d'équipe que rien chez eux ne doit limiter. Ils ne seront pas moins de trois ou quatre par paroisse (le supplément que le Diocèse ne pourrait fournir étant assuré par les religieux). Un chef d'équipe sacerdotale fait fonction de curé, mais chef d'équipe davantage que curé.
On s'en réfère, au départ, pour la vie d'équipe des prêtres et la marche générale de la paroisse aux réalisations du Sacré-Cœur de Colombes.
Pour les laïques la vie d'équipe peut et doit être poussée aussi loin par ceux qui vivent autour d'une même oeuvre, comme une résidence familiale par exemple. Pour les autres elle sera davantage dans l'action concertée que dans la vie commune.
Pour tous, prêtres et laïques, la vie d'équipe implique contrôle mutuel et acceptation loyale des décisions de la communauté. Tous les ans chaque membre explique sa vie (budget, apostolat, progrès, réussites et défaites apostoliques ou spirituelles).
La vie d'équipe implique une discipline d'action. Chaque compagnon choisit son secteur d'accord avec la Mission. Il s'engage à s'y maintenir et n'en pourra changer que si la Mission le juge bon. Pour le laïque, marié surtout, ce secteur doit correspondre à son métier et à son activité. Chaque compagnon rendra compte à son équipe ou à l'équipe de Direction de son action qui sera coordonnée et révisée en fonction de la ligne générale de la Mission.
Nous serons exigeants les uns pour les autres; tout membre inutile doit être retranché. Tout membre qui porte du fruit doit être émondé.

3. VIE DE CONTACT AVEC LA MASSE POPULAIRE.

Il ne s'agit pas de démagogie, mais de christianisme avec la place donnée aux petits, aux simples. Il s'agit d'être le levain qui doit bonifier du dedans. C'est par des équipes ("Voyez comme ils s'entendent bien") vivant en pleine vie de tout le monde que l'Évangile se prêchera et *non est qui possit resistere tibi.*
Les missionnaires fuiront donc tout ce qui sépare, hormis le péché. Ils vivront simplement comme tout le monde, -avec le souci permanent d'être tout à tous et accessibles à tous. La vie des résidents se passe en quartier ouvrier par définition. Les laïques mariés y auront le train de vie correspondant à leur condition, mais au niveau le plus simple de celle-ci. Il ne faut qu'aucune famille ouvrière normale ne se sente dépaysée au contact de leur foyer. Les prêtres

et les résidents célibataires ou en groupe ne craindront pas d'accentuer cette Pauvreté évangélique sans, toutefois, queue devienne une gêne pour l'apostolat.

Chaque compagnon consacrera à l'entraide de ses compagnons et des besoins du quartier une partie de ses ressources. Cette part pourra être considérable si des considérations évangéliques ou fraternelles l'imposent.

Le détachement personnel, l'esprit de dépossession sont indispensables et doivent exister en chacun profondément et être prêts à se traduire en actes.

Il est difficile à chacun des prêtres et parfois aux résidents ayant une Tâche sociale de gagner leur vie par leur propre travail. Mais dans chaque équipe de prêtres ou de résidents groupés, il faut que l'un des équipiers travaille en plein en usine ou sur un chantier. L'idéal serait que chacun y passe par roulement; l'équipe entière sera ainsi laborieuse et le contact ouvrier maintenu.

Pour les prêtres la vie d'équipe ne doit pas être un obstacle à la vie de conta&. Aussi tout en vivant et en agissant surtout en communauté totale, ils pourront aller loger par groupes de deux ou chacun isolément dans des secteurs divers de leur paroisse.

En aucun cas les prêtres ne vivront avec leurs parents.

Sur ces bases doit naître pour les membres de la Mission un style de vie austère et joyeux ensemble, libre et discipliné.

La joie des enfants de Dieu, l'exemple de vies unies pleines et équilibrées et par-dessus tout la redécouverte permanente du Christ et de son message vécu dans le cadre du monde actuel.

Postface
Une paroisse toute simple

JOIES.

Il était bien impossible de voir jenny sans penser à un de ces petits chats du quartier dont la seule nourriture semblait être l'eau des gouttières. Jenny était pourtant une petite fille, mais ses veux semblaient s'obstiner à grandit dans un visage qui n'arrivait jamais à s'arrondir. Des grands yeux verts dans son visage si pâle. Et ses cheveux étaient si raides tant ils étaient embroussaillés de crasse.

Avec Sandrine elles étaient venues me voir un soir. Elles avaient bien dans les huit ans, et dans un livre d'images elles firent connaissance de Jésus. Et nous (Jésus et moi) les prîmes au sérieux. Jenny fit sa communion. Pas question de pouvoir suivre un catéchisme officiel pour elle (quand on a des poux dans la tête). Mais le Seigneur regarde le coeur et le cœur de Jenny s'ouvrait à son Seigneur. Je la revois le jour de sa Communion, aussi raide qu'un cierge, guère plus haute que lui, aussi blanche, aussi maigre, mais ses yeux brillant plus que la flamme.

Dix ans plus tard, Jenny était devenue l'une des plus jolies jeunes filles du quartier. Les amoureux ne lui firent point défaut, et elle avait tant soif de bonheur, elle qui avait grandi dans le sillage de la misère, elle si vivante maintenant, avait tant besoin de se dépenser, de danser, de rire, de s'entendre dire queue était l'une des plus jolies du quartier 1 Et toujours la plus pauvre ! Que de fois j'ai tremblé pour elle, quand je la rencontrais dans telle ruelle ou près d'un dancing du port. Corps et âme tout risquait d'y passer.

Le miracle s'est accompli. Ayant frôlé l'abîme cent fois, elle est maintenant une maman heureuse, éducatrice remarquable de ses enfants. Qui peut mieux comprendre queue, la joie d'un foyer ? La blancheur de sa cuisine et de son équipement électroménager contraste comme un conte de fées avec la pièce suintante de crasse noire où elle a grandi. Peut-on deviner le secret de sa vie ? Un désir de pureté, un sens de la beauté allant jusqu'à l'âme; peut-être, aux heures les plus dangereuses, le désir de ne pas décevoir ceux qui lui faisaient confiance : un prêtre, une religieuse, une jociste.

LE GOUFFRE

Sandrine, dite Cendrette, dite Cendrillon, la petite amie d'enfance de Jenny, était au contraire une forte et plantureuse enfant. Trop vite développée peut-être, attirant les regards des hommes, honnête de coeur elle aussi.

Mais Cendrette est tombée sur un homme qui la voulait pour en faire une prostituée sans doute... "Je te défends de sortir avec lui", disait sa mère. Mais, le bal, le départ et le retour en taxi, le restaurant aux apparences de luxe ressemblaient tellement aux films de cinéma et -aux aventures des journaux du cœur !

Aujourd'hui, Cendrette est seule avec son gosse. Un accident d'auto a tué celui qui, un jour, après l'avoir droguée avec des cigarettes, avait abusé d'elle. Elle a eu la force de ne pas tomber jusqu'au fond du gouffre, mais les autres, Minouche, Clara et la belle Margot, où sont-elles ? A travers qui la tendresse de Dieu "qui est l'Amour" passera-t-elle pour les rejoindre et pour briller auprès d'elles, plus que les ténèbres et les souillures qui les ont enveloppées ?

COMPLIMENTS

Voilà bien sept ou huit ans que Fifi travaille dans le même atelier de confection. Elle est jeune, vive, elle n'a jamais songé à se plaindre. Tant d'autres filles, munies de leur C.A.P. de couture, sont en chômage permanent. Pourtant, tout n'y est pas rose dans cet atelier dont le caractère artisanal et familial permet toutes les exigences. "Tu viendras travailler demain matin dimanche", et tous les rabiotages de quarts d'heure supplémentaires impayés.

Un jour, Fifi, d'un geste maladroit, casse une pièce assez coûteuse de sa machine. Penaude, devant "l'engueulo" inévitable, vexée de sa propre maladresse, Fifi va trouver la contremaîtresse. Celle-ci, miracle, est de bonne humeur : " Fifi, je ne te dirai rien pour cette fois-ci, car tu es une bonne ouvrière. "Et Fifi, abasourdie, de répéter : "Une bonne ouvrière. Voilà sept ans que je travaille ici et jamais l'on ne m D avait dit cela ! Ah ! je suis contente d'avoir cassé ma machine. Je n'aurais jamais su, sans cela, que j'étais une bonne ouvrière."

Ce petit fait est dédié à tous les chefs, de tous les échelons et de tous rangs.

AUX PIÈCES

Dans l'atelier où se fabriquent les boîtes de fruits confits, à l'usine où l'on monte les postes de radio, dans mille autres industries le travail est payé aux pièces... Quoi de plus satisfaisant et d'apparence plus juste. "Plus tu travailles, plus tu gagnes." Oui, mais rien qui démolisse plus sûrement un homme, et plus encore une femme, car les femmes, plus nerveuses se laissent prendre au rythme.

Durant Plusieurs semaines et parfois plusieurs mois, la débutante n'arrive pas à tenir la vitesse exagérée que les autres tiennent. Alors c'est l'attention toujours fixée sur le travail. Pour peu qu'on pense à autre chose, on se rend compte, bien vite, que l'activité faiblit : penser uniquement au fil qu'il faut prendre, au point de soudure à faire, "ne point penser, dit une ouvrière, ni à la fatigue qu'on sent dans le dos, ni aux poussières qui piquent les yeux, ni aux jambes qui ont besoin de se dégourdir". Fatigue nerveuse, surmenage, vie de fous. Dans l'esprit trotte sans cesse, comme l'aiguille du chronomètre, cette idée : "Combien de temps ai-je économisé ? Et la voisine ?"

Ainsi naît un mécanisme psychologique dans lequel tout se traduit en chiffres. Un incident imprévu, un réglage mal fait, autant de secondes perdues qui se traduisent par une nervosité chronique. Mais aux nerfs qui soutiennent durant les huit heures de travail, succédera l'abattement. Et l'accident du travail est à la porte.

Comment Dieu se peut-il trouver quand toute la vie est devenue une course contre la montre ? Et lorsque la vieillesse arrive (et comme pour les sportifs on est vite vieux quand il s'agit de vitesse), alors on voit toutes les petites qui dépassent la "vieille" : "je me suis fait cent cinquante francs de boni... de quoi me payer le ciné...

ÉCRAINS

"Moi, monsieur, je ne crois que ce que je vois, et surtout je crois au portefeuille" et un geste énergique désignait l'endroit dudit portefeuille (endroit assez peu noble d'ailleurs, quand il ne se situe pas précisément dans la poche du veston 1).

Il s'agissait du baptême de son petit-fils : "Pourquoi tant d'histoires, pourquoi voulez-vous que je vous promette qu'on l'enverra au catéchisme ce petit, quand il sera grand ? Du reste, il fera ce qu'il voudra...

- Mais, enfin, le baptême, c'est comme un germe que Dieu met dans le coeur de cet enfant; si vous dites d'avance que vous l'empêcherez de grandir ce germe, pourquoi voulez-vous donc qu'on le plante ?

- on a toujours fait comme cela dans la famille.

La discussion s'éternise.

- Écoutez, reprend le grand-père, on va couper la poire en deux. je vous promets que je vous l'enverrai au catéchisme, mais vous, promettez-moi que vous ne lui parlerez pas de Dieu...

Ainsi un rideau d'habitudes arrive à cacher la grandeur de Dieu. "Je suis baptisé, j'ai fait la Communion, j'ai tout fait."

- Oui, sauf de croire à la seule chose qui puisse te libérer : "Que Dieu a tant aimé le monde, qu'Il lui a donné son Fils unique afin que le monde ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle."

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Les "bons chrétiens" et nous leurs "bons curés" savons-nous au juste ce que représente une conversion ? Une vraie conversion, non pas de quelqu'un qui a su autrefois et qui avait abandonné, mais la conversion de quelqu'un pour qui l'Église catholique et ses rites sont aussi étranges et étrangers que la liturgie des moines du Tibet peut l'être pour nous.

Le chevalier qui partit à la recherche de la Belle au Bois dormant dut passer par une forêt impénétrable aux branches inextricablement enlacées, entrer dans le château endormi où les toiles d'araignée elles-mêmes s'étaient emplies de poussière; le suisse avec sa hallebarde et sa trogne, les vieilles gouvernantes moustachues, les pièces sentant le renfermé, l'humide ou le tabac à priser, tout ce désordre figé faisait de ce château une sorte de musée Grévin.

Et comment le chevalier pouvait-il deviner qu'un baiser suffirait à réveiller la jeune endormie sur son lit de parade ? Et que toute la maison retentirait aussitôt du chant joyeux de la vie ?

Des Belles au Bois dormant, telles apparaissent nos églises à l'incroyant égaré. Le baiser qui leur rend la vie, c'est notre union fraternelle, l'amour mutuel qui transfigure tout, même le suisse, même la vieille demoiselle moustachue.

" Regarde, écrivait saint Paul, chaque vieillard comme un père, les jeunes gens comme des frères, les femmes âgées comme des mères, les jeunes filles comme des soeurs, en toute pureté.

LUMIÈRES SUR LA VILLE

Ainsi toute la tâche chrétienne, notre affaire à nous, notre spécialité propre consiste-t-elle à ce que l'Amour de Dieu manifesté dans le Christ soit *lisible et visible dans* la communauté chrétienne de notre quartier.

A un peuple incroyant qui ne croit pas au baratin, mais à la leçon des choses, offrir le spectacle permanent d'une fraternité vraie : "Soyez les mimes du Christ, regardez-moi, disait l'apôtre aux gens très mêlés de Corinthe, imitez-moi comme moi-même je refais les gestes du Christ." *(I Cor. 11,1.)*

C'est en regardant vivre le ménage de Bernard et de Françoise, qu'Armand s'est converti : il coulait dans la saleté d'une adolescence sans freins, il a découvert en Françoise et Bernard mieux qu'un idéal, un reflet de la transparence de Dieu.

En campant avec des jocistes, Serge a lui aussi, aperçu le Christ : une joie propre, une manière de rendre service, un je ne sais quoi dans la façon d'aborder les autres, une prière découverte dans' les yeux du copain, sans même que ce dernier s'en doute.

" Ainsi votre lumière doit-elle briller aux yeux des hommes afin qu'en la voyant ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux... "

Marie-Anne, la J.O.C.F., où donc réside le secret de son influence ? Effacée ? Pas spécialement, mais toujours prête à faire deux mille pas, à qui en réclame mille, et à donner quarante minutes à qui exige d'elle une demi-heure. Sans doute, Marie-Anne n'a-t-elle jamais reçu de soufflet sur la joue droite, mais acceptant toujours d'écouter des deux oreilles et d'accueillir ceux-là mêmes qui se vengent sur elle - consciemment ou non - de la souffrance quels viennent de recevoir d'autrui

Et Antoine, le militant syndicaliste (non chrétien), qui avoue un jour : "Moi, quand j'ai réussi à obtenir un avantage pour un copain, j'en suis si joyeux que, le soir, je n'arrive pas à m'endormir.

SIGNTE DE DIEU

Qu'il soit en France, aux antipodes, dans un pays de vieille civilisation ou dans la forêt a peine explorée, le missionnaire a toujours été, il est et il sera toujours écartelé entre deux appels : d'un côté, la foule des incroyants pour qui le Seigneur et l'Amour de Dieu sont comme s'ils n'existaient pas, de l'autre, la petite communauté, ancienne ou naissante, dynamique ou stagnante, des chrétiens.

D'une part, aller annoncer la " Bonne Nouvelle aux brebis sans pasteur, de l'autre, soigner la brebis du troupeau, égarée. Partir plus loin, étendre le champ de la Parole, labourer pour de nouvelles semailles, mais aussi empêcher les ronces et les épines d'étouffer le grain qui a déjà levé.

Si l'on ne s'occupe que des chrétiens convertis, la Communauté se replie sur elle-même et se sclérose, si l'on ne s'occupe que des futurs chrétiens sans qu'il existe une communauté d'accueil, jamais les nouveaux venus ne pourront persévérer.

Entre les deux tâches, le missionnaire - laïc ou prêtre - est écartelé : c'est sa fonction même qui le veut. Mais un jour, peut-être, la Communauté arrivera-t-elle à être l'image sociologique de ceux du dehors : un métallo entrant à l'église y trouvera un autre métallo, un docker fréquentant la Communauté y rencontrera un de ses compagnons de cale, un tueur aux abattoirs y reconnaîtra un autre tueur aux abattoirs, un étranger nouvellement arrivé, un autre étranger à peine plus ancien.

C'est la Communauté elle-même, dès lors, qui va devenir missionnaire, elle se soude en allant aux autres, elle est prête, selon le mot de saint Pierre, "à toujours rendre compte de l'espérance qui est en elle", elle devient alors le signe de Dieu.

Bien sûr, le mal s'abat souvent sur elle : mauvaises langues, commérages, jalousies, dissensions. Saint Paul dressait déjà la catalogue des divisions qui menacent toute communauté chrétienne. Mais en face est le remède : *"Comme* mon Père m'a aimé, *comme* mon Père m'a envoyé, *comme* mon Père et Moi ne faisons qu'un... ainsi vous."

Le modèle qui nous est donné n'est rien de moins que l'union du Père et de son Fils. Etre les porteurs du mystère de Dieu, non pas seulement en le disant, mais en étant le prolongement même de ce mystère.

"Seigneur, à qui irions-nous, Toi seul as les paroles de la Vie éternelle."

TABLE DE MATIÈRE

Avant-propos
Notes pour la présente édition

Première partie

1. Revêtir un bleu de chauffe
2. Vivre ensemble
3. Saint Luc, chapitre 7, versets 36 à 50
4. Une lumière brille dans la nuit du quartier
5. Apostolat missionnaire ou ministère paroissial ?

Deuxième partie

6. Prolétariat et vie urbaine
7. Prolétariat et vie religieuse
8. Apostolat missionnaire intégral

Annexe : Sommaire d'un apostolat missionnaire intégral
Postface : Une paroisse toute simple

Fête de Saint Joachim et Sainte Anne

Digitalisé le 26-07-2010
par les frères de la MOPP au Brésil
ad privatum usum